

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1963

N°

THÈSE

825

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par

PIGOTT Claude

Né le 12 Novembre 1927, à Levallois-Perret (Seine)

Présentée et soutenue publiquement le 21 Juin 1963.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DES INADAPTÉS SOCIAUX EN MILIEU RURAL.

Président : Mr. P. JOANNON, Professeur.

DUPUYTREN-COPY
9, Rue Dupuytren
Paris (6°)
1966

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1963

N°

THÈSE

POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par

PIGOTT Claude

Né le 12 Novembre 1927, à Levallois-Perret (Seine)

Présentée et soutenue publiquement le 21 Juin 1963.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES INADAPTÉS SOCIAUX EN MILIEU RURAL.

Président : Mr. P. JOANNON, Professeur.

DUPUYTREN-COPY
9, Rue Dupuytren
Paris (6^e)
1966

Digitized by the Internet Archive
in 2026

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. ALAJOUANINE (T.), AUBIN (A.), BENARD (H.),
BINET (L.), BULLIARD (H.), CATHALA (J.), CHABROL (E.),
CHAILLEY-BERT (P.), DEBRE (R.), FEY (B.), GALLIARD
(H.); GAUDART d'ALLAINES (F. de), GENNES (L. de),
HALPHEN (E.), HAZARD (R.), HEUYER (G.), LAROCHE (G.),
LAVIER (G.), LELONG (M.), LEVY-SOLAL (E.), LIAN (C.),
MARCHAL (G.), MATHIEU (P.), MONOD (R.), MOREAU (R.),
MOULONGUET (P.), PASTEUR VALLERY-RADOT, PETIT-DUTAIL-
LIS (D.), PIEDELIEVRE (R.), QUENU (J.), RENARD (G.),
RICHET (C.), SENEQUE (J.), STROHL (A.), TANON (L.),
VERNE (J.).

DOYEN..... Georges BROUET

1er ASSESSEUR :..... Daniel BARGETON

2me ASSESSEUR :..... Jean GOSSET

I.- PROFESSEURS

1°)- CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a)- Professeurs titulaires :

MM.

Anatomie.....	DELMAS (A.)
Anatomie et cytologie pathologiques.....	DELARUE (J.)
Anesthésiologie.....	BAUMANN (J.)
Bactériologie et virologie.....	TOURNIER (P.)
Biochimie médicale.....	JAYLE (M.-F.)
- - -.....	POLONOVSKI (J.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports.....	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale.....	FAUVERT (R.)
Biophysique médicale.....	BUGNARD (L.)
- - -.....	DOGNON (A.)

Biophysique médicale.....	DJOURNO (A.)
Cancérologie médicale et sociale.....	DENOIX (P.)
Chimie pathologique.....	SCHAPIRA (G.)
Embryologie.....	TUCHMANN (H.)
Génétique fondamentale.....	LEJEUNE (J.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	COURY (Ch.)
Histologie.....	GIROUD (A.)
Hygiène et médecine préventive.....	BOYER (J.)
Médecine du Travail.....	DESOILLE (H.)
Médecine légale.....	DEROBERT (L.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie).....	FASQUELLE (R.)
Parasitologie.....	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie chirurgicale.....	LAURENCE (G.)
- - -.....	KUSS (R.)
- - -.....	VERNE (J.-M.)
Pathologie exotique.....	N...
Pathologie expérimentale et comparée.....	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale.....	LAROCHE (Cl.)
- - -.....	BRICAIRE (H.)
- - -.....	PEQUIGNOT (H.)
Pathologie respiratoire.....	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique géné- rales.....	N...
Pharmacologie.....	CHEYMOL (J.)
-.....	LEVY (Mlle J.)
Physiologie.....	BARGETON (D.)
-.....	PARROT (J.)
Physiologie et pathologie obsté- triques.....	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale.....	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale.....	CAUCHOIX (J.)
Thérapeutique.....	CONTE (M.)
Thérapeutique appliquée.....	LAMOTTE (M.)

b)- Professeurs à titre personnel :

Anatomie anthropologique.....	OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique.....	NEZELOF (Ch.)
Bactériologie.....	BARBIER (P.)

mm.

Biochimie médicale.....	(DESGREZ (P.)
	(DREYFUS (J.-Cl.)
Biologie médicale.....	BOURLIERE (F.)
Histologie.....	COUJARD (R.)
Parasitologie.....	LARIVIERE (M.)
Pathologie expérimentale.....	(LOEPER (J.)
	(RICHEL (G.)
Physiologie.....	{ DEJOURS (P.)
	{ SCHERRER (J.)
	(KELLERSHOHN (L.)
Physique médicale.....	(GOUGEROT (L.)
	(ROUCAYROL (J.-Cl.)
	(TUBIANA (M.)
Radiologie médicale.....	FISCHGOLD (H.)

2°)- CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a)- Professeurs titulaires :

mm.

Clinique carcinologique chirurgicale	
(Necker).....	REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais).....	SOULIE (P.)
- - (Bouicaut).....	LENEGRE (J.)
	(Beaujon..... LORTAT-JACOB (J.-L.)
	(- N...
Cliniques (Cochin.....	LEGER (L.)
chirurgicales..(Hôtel-Dieu.....	PATEL (J.)
	(Saint-Antoine..... GOSSET (J.)
	(Salpêtrière..... SICARD (A.)
	(Tenon..... OLIVIER (Cl.)
Clinique chirurgicale orthopédique	
et traumatologique (Cochin).....	MERLE D'AUBIGNÉ (R.)
- - - (Foch).....	PADOVANI (P.)
Clinique de chirurgie infantile et	
orthopédique (Enfants-Malades).....	FEVRE (M.)
Clinique de chirurgie cardio-	
vasculaire (Broussais).....	DUBOST (Ch.)
Clinique de chirurgie pleuro-	
pulmonaire (Laënnec).....	MATHEY (J.)
Clinique dermatologique (Saint-Louis).....	DUPERRAT (F.)
Clinique endocrinologique (Pitié).....	DECOURT (J.)

Clinique de Génétique médicale	
(Enfants-Malades)	LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)	HUGUIER (J.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis)	DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)	TURPIN (R.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne)	DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)	BERNARD (J.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)	CASTAIGNE (P.)
(Bicêtre	DEPARIS (M.)
(Broussais	MILLIEZ (P.)
(Cochin	BROUET (G.)
Cliniques médicales (Hôtel-Dieu	BARIETY (M.)
(Lariboisière	SEZE (S. de)
(Pitié	DREYFUS (G.)
(Saint-Antoine	KOURILSKY (R.)
(Saint-Antoine	BOUDIN (G.)
Clinique d'hydrologie et de climato- logie (Bichat)	DEBRAY (Ch.)
Clinique médicale infantile et pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J.)
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	JUSTIN-BESANÇON (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu)	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière)	GARCIN (R.)
(Baudelocque	LACOMME (M.)
Cliniques obstétricales (Saint-Antoine)	MERGER (R.)
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	OFFRET (G.)
- (Cochin)	BREGEAT (P.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M.)

mm.

Clinique de pédiatrie.....	MOZZICONACCI (P.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul).....	THIEFFRY (S.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laënnec).....	BERNARD (E.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière).....	MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin).....	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Salpêtrière).....	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard).....	ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine).....	LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique.....	GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique et orthopédique (R.-Poincaré).....	JUDET (R.)
Clinique urologique (Cochin).....	ABOULKER (P.)
- - (Necker).....	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau).....	LAPLANE (R.)
Sémiologie médicale (A. Chantin).....	DOMART (A.)
- - (Lariboisière).....	BOUVRAIN (Y.)
- - (Pitié).....	RAMBERT (P.)
- - (Rothschild).....	WOLFROMM (R.)
Sémiologie et clinique chirurgicales (Broussais).....	POILLEUX (F.)

b)- Professeurs à titre personnel :

Hématologie.....	(ANDRÉ (R.)
	(BOUSSER (J.)
Hydrologie et climatologie.....	GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses.....	BASTIN (R.)
	(AZERAD (E.)
	(BOUR (H.)
	(GROSSIORD (A.)
Médecine.....	(LAMBLING (A.)
	(LAUNAY (Cl.)
	(PAYET (M.)
	(PERRAULT (M.)
	(SIGUIER (F.)
	(WORMS (R.)

MM.

Neuro-chirurgie.....	LE BEAU (J.)
Neurologie.....	LHERMITTE (F.)
Neuro-psychiatrie.....	PICHOT (P.)
Oto-rhino-laryngologie.....	MADURO (R.)
Pédiatrie.....	(POLONOVSKI (Cl.)
	(ROYER (P.)
	(KREIS (B.)
Pneumo-phtisiologie.....	(MEYER (A.)
Rhumatologie.....	DELBARRE (F.)

II.- PROFESSEURS SANS CHAIRE

MM.

Anatomie.....	CABROL (Ch.)
Anatomie pathologique.....	GOUYGOU (Ch.)
Anesthésiologie.....	VOURC'H (G.)
Bactériologie.....	CHRISTOL (D.)
	(CARTIER (P.)
Biochimie médicale.....	(GONNARD (P.)
Biologie médicale.....	HARTMANN (L.)
Hématologie.....	BILSKI-PASQUIER (G.)
Maladies infectieuses.....	DUPONT (V.)
	(COURSAGET (J.)
Physique médicale.....	(GREMY (F.)
Physiologie.....	GIRARD (Fr.)
Stomatologie.....	CHAPUT (Mme A.)
Thérapeutique.....	CHASSAGNE (P.)

III.- PROFESSEURS DÉTACHÉS DANS LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

Bactériologie.....	HAUDUROY (P.) Pr.s.Ch.
Pathologie chirurgicale.....	RUDLER (J.) Pr. s. Ch.

IV.- PROFESSEUR ASSOCIÉ

Statistique médicale et épidémiologie.....	SCHWARTZ (D.)
--	---------------

mm

Secrétaire général de la

Faculté M. LENA (J.)

Conseillers administra-

tifs Mlle CHAINTREUIL (G.)

M. FAYE (R.)

Conservateur en Chef de)

la Bibliothèque)

Conservateur du Musée)

d'Histoire de la)

Médecine) M. le Docteur HAHN (A.)

Conservateurs.....)

Mlles DUMAITRE (P.),

) LAURENT (H.), LE NOIR (G.)

Bibliothécaires.....)

Mmes CONTET (J.), FORGET (F.),

) Mlles DUROZOY (M.-F.),

) ROBERGE (D.), Dr. SCHILLER (J.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798,
l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les
dissertations qui lui seront présentées doivent être
considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle
n'entend leur donner aucune approbation ni improba-
tion.

AU PROFESSEUR J O A N N O N

Qui sut si bien encourager
les "outsiders".

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES INADAPTÉS SOCIAUX EN MILIEU RURAL

**

INTRODUCTION

L'hôpital de Seine-et-Oise où nous avons accompli notre stage interné, ma femme et moi, comprend les quatre services habituels des hôpitaux de province : Médecine, Chirurgie, Maternité et, un peu à l'écart de l'hôpital, l'hospice. Tout ceci n'aurait rien d'original s'il n'existait, à l'étage supérieur du pavillon de Médecine, sous les combles, un "service" dont le rôle, plus social que médical, est d'abriter les "sans-domicile fixe" ou "S.D.F.", travailleurs errants, la plupart du temps ouvriers agricoles dans les grandes exploitations de la Beauce, venus à l'hôpital chercher refuge pour quelque temps.

Ces hommes sont appelés dans la région "gars de batterie", parce qu'ils travaillent souvent à la batteuse dite "batterie", dans cette partie du département. Très souvent, durant la garde, nous avons été amenés à les recevoir afin de les héberger, alors que, momentanément, ils étaient sans travail, ivres et intenablement ou sobres avec un certain souci de présentation, parfois sales et incontinents, parfois propres, débiles ou à l'oeil vif, parfois pleurant à chaudes larmes ou parfois directs dans leur abord, nous posant à chaque fois des problèmes de conscience.

Il est naturel que, devant tous ces échantillons de déchéance humaine, nos sentiments aient varié, depuis l'exaspération provoquée par l'alcoolisme invétéré et tout l'abrutissement qu'il comporte, accompagnée d'un sentiment d'impuissance qui nous incitait dès l'abord à les renvoyer dans la nature, jusqu'à la

pitié ou la commisération qui nous engageait à les hospitaliser. Puis, peu à peu, notre vue s'accommoda, nous commençâmes à distinguer confusément les éléments au sein de cette obscurité, nos réactions se firent moins erratiques et d'autres sentiments se firent jour en nous-mêmes. Notre sympathie naquit envers certains qui se confièrent à nous avec sincérité, sans larmes, sans trémolos dans la voix, mais, en disséquant les faits, en analysant les causes avec lucidité, d'abord remontant aux origines, puis découvrant l'irrationnel affectif et poétique de leur âme qui les avait poussés vers l'évasion sur les routes, traînant avec eux une profonde nostalgie.

Nous nous remémorâmes, à cette occasion, que nous avions eu, dans notre enfance et notre jeunesse, de semblables désirs d'évasion qui eussent pu avoir des conséquences catastrophiques sur l'orientation de notre vie. Je me souvins du profond malheur que j'avais ressenti lorsque j'avais dû travailler dans une maison de commerce ou dans une banque et de la tyrannie que toutes leurs règles étroites avaient exercée sur mon âme. Je pensais que, si l'exemple parental dont j'avais eu la chance de profiter n'avait été là, comme une image stable au fond de moi-même, j'aurais peut-être été rejoindre cette multitude infernale des vagabonds errants.

Cette constatation me permit d'aborder le problème d'une façon nouvelle, de faciliter le contact avec ces hommes et ainsi d'avoir une meilleure chance de les comprendre.

Cependant, dès que nous eûmes commencé à rassembler les éléments de notre thèse, nos conversations avec les travailleurs errants prirent un caractère de plus en plus approfondi et, de ce fait, soulevèrent de plus en plus de résistance. Parfois, nous étions d'emblée considéré comme un intrus ou un gendarme et nous ne réussissions pas toujours à dépasser ce stade, la rigidité mentale précoce de nos sujets n'aidant pas les choses ; parfois, certains,

flattés de tant de sollicitude de notre part, s'ouvriraient à la confiance, mais sans aller bien loin : en dehors des banalités et du besoin d'avoir sa petite minute de splendeur ou d'apitoiement. En fin de compte, ils éludaient toutes les questions à fortes charges.

Dans ces conditions, nous ne serons pas surpris que le nombre de cas où la confiance vraie a été réalisée soit restreint. Nous y sommes cependant parvenus, malgré les résistances de ces êtres repliés sur eux-mêmes, et cela nous a conduit à comprendre les cas plus rebelles.

Comment avons-nous procédé pour exposer les faits réunis ? Nous avons tâché d'éviter le procédé des "observations", avec son interrogatoire stéréotypé qui ne s'appliquait pas du tout au travail en profondeur qui était notre but ; en outre, cela nous aurait amené à trouver les mêmes réponses un nombre considérable de fois, ce qui, à la longue, serait devenu fastidieux.

Nous avons préféré aller de l'un à l'autre et saisir le sujet intéressant au passage, l'accrocher lorsque nous sentions que l'intelligence n'était encore pas complètement dégradée par l'alcool et tenter d'y voir clair le plus loin possible. De là, la disproportion entre certaines conversations ayant duré plusieurs jours et d'autres quelques minutes seulement.

Nous avons écrit en donnant la primauté à la vie psychique. Mais notre étude ne serait pas complète si nous n'avions recherché les causes sociologiques et si nous n'avions contacté aussi les hommes qui ont des rapports fréquents avec les vagabonds, à savoir les gendarmes, les religieux et les employeurs.

Puis, ayant épuisé toutes nos sources d'information et notre expérience personnelle de la question, nous dirons ce que nous pensons de ces êtres insolites qui vivent en marge de la société, aux li-

mites de la réalité, à la recherche de l'oubli dans
l'immense berceau de la nature où ils dorment.

Chapitre I

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES INADAPTÉS SOCIAUX EN MILIEU RURAL

Afin de bien situer ces hommes, il nous faut parler en premier de la conversation que nous avons eue avec les gendarmes d'Etampes.

L'adjudant de Gendarmerie avec lequel nous avons été en contact a montré, à notre avis, une bonne compréhension de la question. C'est de lui que nous avons tenu au départ le point de vue le plus clair et le jugement plein de bon sens et d'humanité qui nous a le plus aidé. Nous devons dire, d'ailleurs, qu'étant donné les idées qu'un citadin un peu goguenard peut avoir sur les gendarmes, nous avons été véritablement réconforté par ces conversations avec eux et nous avons révisé certaines de nos opinions.

L'adjudant nous confia que tous ces pauvres hommes étaient, en général, de braves types, victimes de la boisson et du monde qui les dépasse.

Nous nous étions volontiers imaginé qu'ils volaient dans les fermes, qu'il y avait beaucoup de repris de justice parmi eux, des interdits de séjour de la Seine qui vivotaient en attendant de pouvoir réintégrer le département, des auteurs de viols de femmes seules, en somme des descendants des bandits de grand chemin d'autrefois.

En fait, il n'en est rien, bien que les excès exubérants de leur ivrognerie et leurs mines patibulaires puissent conduire à de telles suppositions.

Nous fûmes donc surpris d'apprendre, de la bouche même des gendarmes, que ces gens étaient généralement honnêtes, que les seules infractions à l'ordre public qu'ils commettaient étaient de faire parfois un peu de tapage sur la voie publique ou de se battre entre eux, d'ailleurs sans arme blanche, alors qu'ils étaient ivres.

Nous ne dirons pas cependant qu'ils sont plus honnêtes que le commun des mortels, mais qu'il en va de leur intérêt, pour conserver leur tranquillité qu'ils aiment tant, que l'on puisse leur faire confiance lorsque passagèrement ils travaillent dans une ferme.

Nous mettrons à part une certaine catégorie de ces sans-domicile-fixe, qui constitue une petite minorité, celle des Nord-Africains, qui forme un groupe redoutable et qui vit aux dépens du groupe européen. Il était d'ailleurs divisé en deux fractions opposées, au moment où nous nous trouvions à Etampes. Nous eûmes l'occasion de voir plusieurs de leurs membres et de leur parler, alors qu'ils étaient hospitalisés pour coups de couteau ou de bouteille. L'un d'entre eux eut la gorge tranchée d'une oreille à l'autre ; il s'en tira néanmoins, car aucun vaisseau majeur ne fut atteint. En un an, il y eut trois Nord-Africains assassinés : un fut retrouvé dans une maison abandonnée, un autre dans une rivière, et le troisième eut la gorge tranchée.

Selon les propres mots de l'adjudant de Gendarmerie, "ils ne craignent ni Dieu, ni diable, ni personne, pas même le F.L.N.", ce qui n'est pas peu dire. Ils vivent en volant les autres sans-domicile-fixe, menaçant ou battant les plus vieux pour obtenir de l'argent. Bref, des gens peu recommandables. Il est certain que, chez eux, des situations particulières

rement éprouvantes pour l'esprit et un certain atavisme racial ont présidé à cette évolution vers une inadaptation qui rappelle la piraterie.

Mais revenons à nos inadaptés bien de chez nous et à ce que notre interlocuteur nous apprend.

Leur origine sociale est généralement paysanne ; ils sont donc habitués aux travaux de la ferme et peuvent ainsi trouver de l'emploi de temps en temps.

Issus de familles nombreuses et pauvres, ils ont émigré pour trouver du travail saisonnier dans les riches plaines de la Beauce.

Au début, nous dit l'adjudant, ils viennent pour gagner de l'argent durant les travaux durs de la saison d'été. Ils couchent alors dans des réduits innombrables, sont dans les champs tant qu'il fait jour et sont souvent exploités. Mais ils s'accommodent de mieux en mieux de cette vie et, peu à peu, par contagion et par atavisme, ils se mettent à boire, à ne plus rentrer au pays et deviennent des sans-domicile-fixe.

L'adjudant est breton et nous confie que quatre-vingts et peut-être même quatre-vingt-dix pour cent des S.D.F. sont bretons, les autres venant de régions diverses, du centre de la France, de Normandie ; mais, l'énorme majorité, étrangement, est bretonne et plus particulièrement en provenance du Morbihan et des Côtes-du-Nord ; parfois seulement, en trouve-t-on venant du Finistère, de l'Ille-et-Vilaine ou de la Loire-Atlantique.

Notre interlocuteur connaît bien la Bretagne et nous lui demandâmes quelles étaient, à son avis, les causes de cette déchéance. Son avis était que la pauvreté, la forte natalité et l'alcoolisme en étaient les raisons essentielles.

Orientant notre raisonnement vers des aspects plus psychologiques, nous lui posâmes des questions sur la vie familiale bretonne. Il semble, d'après lui, quoique la chose soit difficile à affirmer d'une façon absolue, que la mère soit l'élément central et organisateur de la famille. Elle tient les cordons de la bourse, s'occupe des poules, des lapins, des vaches, de l'intérieur et, naturellement, des enfants, ce qui lui donne la majorité des responsabilités familiales. Le père, travaillant généralement à l'extérieur, est "l'ouvrier" qui ramène la paye, mais à qui ne revient pas le souci de l'administration familiale. S'il boit, le déséquilibre entre les deux parents est encore plus marqué.

Le père garde son autorité dans les grands événements de la vie et les grosses dépenses qui sont débattus entre mari et femme, mais, pour le reste, il ne s'en soucie pas. Ce n'est pas le matriarcat, mais, du point de vue des enfants, l'autorité maternelle les marque d'une façon prépondérante.

Sur le plan des sentiments, les Bretons s'expriment avec beaucoup de sobriété, et leur grande pudeur est certainement, dans ce domaine, un grand obstacle. Mais ils sont braves, ont un sens profond de l'honneur et la fierté d'être Bretons les anime. Parfois, nous confie l'adjudant, il fait appel à ce vieux sentiment pour tâcher de remettre dans le droit chemin certains jeunes sur le point de se dégrader.

Tel fut l'essentiel de ce qu'avec sa profonde humanité, cet homme nous dit sur ce qu'il pensait de nos sujets.

Les religieux - abbés, aumôniers, soeurs - sont souvent sollicités par les vagabonds et les connaissent bien.

L'aumônier de notre hôpital est Breton ; il connaît bien les paroisses du Morbihan et des Côtes-

du-Nord. Il nous confirma en tous points les dires de la Gendarmerie, en particulier dans le domaine familial. La mère est l'élément dominant de la famille, et cette situation familiale a influencé la politique scolaire de l'église dans cette province, ce dont il ne convient pas de parler ici, mais qui prouve que ce fait est reconnu sur tout le territoire et par une organisation qui a l'habitude de pénétrer dans l'intimité des familles.

Cependant, pour ce qui est des hommes à proprement parler, de leurs moeurs, de leurs façons de vivre et de leur psychologie, nous ne pûmes tirer de renseignement intéressant, les religieux posant peu de questions dans ce domaine et ne s'occupant que des âmes sous un jour trop particulier.

RENSEIGNEMENTS QUE NOUS AVONS RECUEILLIS
AUPRÈS DES S.D.F. EUX-MÊMES
ET COMMENT ILS VIVENT

Le travail et la subsistance

La période de travail est celle des battages; ce sont les jours dorés des "gars de batterie" dans la grande plaine de la Beauce. Ils travaillent dur, de quatre heures du matin à dix heures du soir, et ils se font de bons salaires. A cette époque, ils bénéficient de certaines conditions de logement dans la paille d'une grange, d'un hangar, parfois dans des lits si le fermier s'est humanisé.

Ce travail a évolué durant les dernières années. Autrefois, immédiatement après la guerre, les battages duraient huit à neuf mois de l'année et il ne restait que trois mois difficiles. Pendant cette bonne période, ils travaillaient, partaient, puis reprenaient le travail à leur gré.

Malheureusement, depuis 1954, la situation a changé d'une façon radicale, la mécanisation a raccourci d'une façon extraordinaire la période de plein travail ; à présent, elle ne dure que trois mois au maximum ; neuf mois de l'année, il faut survivre.

L'arrachage des betteraves vient prendre le relais à la fin de l'hiver ; cela dure un mois ; c'est très dur et la concurrence est grande. Malheur aux plus vieux ! Il y a aussi la cueillette des petits pois et des cerises, d'une façon très épisodique.

Durant les séjours en ferme, la nourriture est généralement suffisante, abondante même, régulière, et leur peu d'exigence pour le logement fait que, dans ces conditions, ils sont heureux. Ils gagnent bien leur vie et, naturellement, ils boivent comme des trous.

Les rapports avec les employeurs sont variables, suivant les tempéraments de chacun. Certains fermiers sont braves, logent bien, paient régulièrement les ouvriers et les traitent avec humanité. D'autres, plus "réalistes", les font travailler dur et n'ont guère d'égards pour eux, et plus d'un "gars de batterie" sera frustré de son salaire après trois mois de travail. C'est dans ces cas que les gendarmes sont appréciés, car ils prennent volontiers leur défense et les orientent dans une action juridique contre l'employeur.

Le contrat qui lie les hommes et le fermier peut prendre divers aspects. Ils peuvent être payés à la journée, à la semaine ou au mois ; le plus souvent au mois, durant les battages. Pour l'arrachage des betteraves ou la cueillette des petits pois, le fermier donne fréquemment une certaine somme pour un champ ; le salaire est alors fonction des capacités physiques et de l'endurance des hommes. Certains se faisaient, à l'époque où nous nous trouvions à Etampes, jusqu'à deux cent cinquante et trois cent mille anciens francs par mois par l'arrachage des bettera-

ves ; mais, ceci est tout de même rare.

Le nombre d'hommes employés varie d'une ferme à l'autre, selon la quantité de travail ; durant la période de grand rendement et dans les grandes exploitations, il peut y en avoir vingt ou trente à la fois ; dans les petites fermes, un seul suffit à la tâche.

La vie hors des fermes

Nous comprenons, dans ce paragraphe, la vie en dehors des périodes de travail assuré, et cela représente huit mois de l'année.

En premier lieu, il y a les moments où ils n'ont pas besoin d'argent, s'ils viennent de toucher une pension d'accident du travail, de blessure de guerre, comme ils en ont fréquemment, ou s'ils viennent d'être payés par un fermier ; ils sont alors sans souci pendant quelque temps et ils peuvent manger et boire à satiété. S'il fait beau, ils couchent à la belle étoile ; sinon, ils vont demander asile pour la nuit dans un hangar ou une grange ; on ne leur refuse généralement pas. Parfois, le lendemain matin, on leur offre même le petit déjeuner et on leur donne un casse-croûte pour la journée, éventuellement encore plus appréciable lorsque l'argent manque.

Mais l'argent file vite, surtout si l'on boit, et les jours deviennent rapidement plus difficiles. Il faut alors trouver par-ci par-là des corvées pour gagner un peu d'argent : transporter du fumier dans une ferme, labourer un jardin chez un particulier, vendre des papiers à un chiffonnier, de la ferraille au ferrailleur, fabriquer des balais avec des pousses de bouleaux et que les fermiers achètent (la concurrence est grande). D'autres accepteront des occupations encore moins reluisantes, comme demander l'aumône, aller pleurer chez un abbé pour de l'argent et quelque chose de chaud ; enfin, sonner à la porte de l'hôpital ou de la Gendarmerie pour demander asile.

Il y a aussi des gagne-pain fortuits; comme de consoler des fermières veuves charitables, satisfaire des filles de ferme délaissées et enfin, quoique rarement, céder aux instances d'homosexuels.

Il y a tout de même des périodes vraiment creuses, où l'hôpital refuse du monde, où il n'y a rien à faire nulle part, où il fait froid, où il faut faire trop de kilomètres pour trouver une ferme, où il n'y a plus d'argent et personne à qui mendier. Dans ces cas-là, ils se groupent à plusieurs et, bien souvent, il y en a un qui a encore quelques sous pour payer du rouge à tout le monde. Ils cherchent ensuite un abri de fortune, une maison abandonnée à demi-écroulée ou la cabane d'un jardinier, pour la nuit.

La région de la Beauce ne se prête pas bien au braconnage, mais cela se pratique parfois. Le gibier est pris et emmené à la "planque", l'endroit secret où le braconnier cache sa prise, mais aussi où il entrepose des affaires personnelles, effets, argent, papiers. Cette cachette peut être un arbre creux, une meule de foin ou tout autre endroit qui s'y prête.

Enfin, tant bien que mal, à l'aide de tous ces moyens, le S.D.F. boucle l'année et tout recommence. Tout ceci se passe dans un cheminement continu d'une ferme à l'autre, avec des ères de merveilleuse abondance et de liberté, alternant avec des périodes de peur et de découragement.

La société des S.D.F.

En principe, il y a échappement presque total à la société telle que nous la concevons, mais il y a des habitudes et des conventions qui sont respectées en raison de l'intérêt commun. En effet, notre société est surtout fondée sur la famille ; or, la totalité de ces hommes n'en ont pas ou l'ont abandonnée.

Il y a cependant des affinités entre certains d'entre eux et le plus souvent ils vont par groupes de deux ou trois. Ces camaraderies peuvent être durables et se poursuivre pendant des années. Mais, en général, ils font chemin ensemble pendant plusieurs semaines, jusqu'au moment où, pour des questions d'itinéraire, d'éventualité de travail, pour une cause fortuite quelconque, ils se séparent, s'allient à d'autres et recommencent.

Certains sont des solitaires ; ce sont les sauvages et les misanthropes. Ils restent seuls, soit d'une façon permanente, soit par accès.

Certains ont une femme ou une concubine, et nous avons vu ces rares couples travailler à l'arrachage des betteraves. Comment deux êtres ont-ils pu accepter en commun, surtout la femme, une vie pareille ? La débilité et la boisson les ont unis. Le soir, dans les granges, les autres, discrètement, s'écartent d'eux et ils vont à part dans un hangar séparé.

Lorsqu'ils sont en petits groupes, ils partagent facilement l'argent qu'ils possèdent, et celui qui n'a rien y trouve son compte, à charge de revanche.

Les liens qui les unissent ne sont pas ceux de l'amitié ; nous ne l'avons jamais rencontrée. Ils sont très égoïstes pour ce qui est des sentiments ; l'impossibilité de se donner en toute chose leur ôte toute possibilité de stabilité dans l'attachement. Ce qui les lie, c'est un besoin naturel de remplir le vide et le silence de la solitude complète par des bavardages, des vantardises et des disputes. Des nécessités pratiques font aussi qu'ils se lient ; il est bien normal que l'on s'attache à celui qui a passagèrement de l'argent, plutôt qu'à un autre qui n'en a pas.

Cependant, des affinités existent ; une sorte d'équilibre psychologique se produit entre deux hom-

mes ; ils ne se gênent pas réciproquement et la compagnie de longue durée devient tolérable.

Une convention existe : c'est celle de ne pas voler chez les fermiers, car cela déprécie la main-d'oeuvre qui risque par la suite de ne plus trouver de travail. Il arrive parfois qu'ils se volent entre eux ; nous avons déjà vu des accusations portées sans pouvoir les contrôler nous-même ; toutefois, ces faits sont certains.

Les moeurs

Les S.D.F. ont-ils de bonnes ou de mauvaises moeurs ? On peut dire qu'ils ne font ni bien ni mal, ils sont en dehors de la question, ils sont amoraux. Ils sont incapables de faire le bien, car le mouvement élémentaire d'extraversion altruiste est absent ; mais ils ne font aucun mal non plus, car ils n'agissent pas et toutes leurs rancœurs sont noyées dans l'alcool et oubliées.

Pour ce qui est des moeurs au sens de la vie sexuelle et de ses dépravations, là encore on ne peut dire que nous ayons constaté des vices plus accentués que chez l'homme moyen. Au contraire, ce domaine paraît plutôt déserté.

Les rapports sexuels avec des femmes ont lieu parfois. Commençons par les plus honorables : fermières veuves solitaires et filles de ferme insouciantes ou débiles, prises en passant. Ces rapports sont épi-sodiques et n'ont aucune incidence sur le destin de l'homme. Bien entendu, les femmes qui veulent bien d'eux ne sont pas légions, et le fait que les rapports soient peu fréquents peut venir du fait que les occasions manquent.

Nous connaissons cependant des liaisons qui ont réussi, aboutissant au mariage, la fondation d'un foyer, et la reprise d'un travail normal et régulier

par l'homme, jeune en général. Naturellement, une ombre plane perpétuellement sur ces foyers, à savoir celle de l'alcoolisme et tous les drames qu'il entraîne.

D'autres femmes cèdent aux instances de ces messieurs, et la Gendarmerie m'a signalé la présence, il y a quelques années, de deux vieilles prostituées infâmes qui s'étaient spécialisées dans ce milieu et firent de bonnes affaires pendant un certain temps, jusqu'au jour où les gendarmes en eurent vent et les ramassèrent.

Nous avons nous-même rencontré une poivrote, "la Charlotte", qui partageait la vie des S.D.F.. Lorsque nous fîmes sa connaissance, elle était ivre et appelait à grands cris son mari qu'elle avait perdu depuis trois semaines. Malheureusement, ces témoignages bruyants de désespoir s'avérèrent insincères, car nous apprîmes par la suite qu'elle se consolait de cette séparation avec tout un chacun.

L'homosexualité se rencontre parfois aussi. Il y a, comme ailleurs, deux catégories, les permanents et les occasionnels.

Ceux accusés le plus violemment d'homosexualité foncière sont naturellement les Nord-Africains. Nous apprîmes de diverses sources qu'ils payaient parfois pour obtenir satisfaction. Il nous a été impossible d'obtenir des aveux ; nous avons peut-être péché par excès de délicatesse à l'égard des divers intéressés. La chose paraît cependant certaine.

Chez les Français, ce genre d'homosexualité se rencontre et nous avons eu des témoignages formels et, une fois, des aveux.

Cependant, l'homosexualité est le plus souvent occasionnelle, c'est-à-dire que c'est une source

passagère de revenu pour certains. Mais là, les aveux sont encore plus difficiles. Nous nous souvenons, soit dit en passant, avoir été témoin, dans un bar parisien (ce n'est pas la campagne), d'une conversation entre un clochard sale et malodorant, de trente cinq ans environ, et un homme de la soixantaine, fort bien mis, aux cheveux gris, et qui, en faisant boire force verres de vin rouge à son interlocuteur, comptait bien arriver à ses fins qui ne faisaient aucun doute ("Savez-vous, cher ami, que vous êtes très séduisant, etc... etc..."). Ceci pour dire que certains phénomènes du vice peuvent rechercher une telle clientèle et payer pour l'avoir.

Nous nous sommes demandé aussi s'il y avait des couples stables d'homosexuels ; tous ceux auxquels nous avons posé la question nous ont répondu qu'ils n'en avaient jamais vu.

Quant à savoir si les S.D.F. se prêtent mieux que les autres à ces moeurs, nous ne le pensons pas ; mais nous ne pouvons donner de réponse reposant sur une statistique véritable, étant tributaire de la seule bonne foi de nos interlocuteurs.

La boisson

Le vin rouge représente le vice capital, essentiel et presque unique, et il faut lui réserver une place à part dans le domaine des moeurs.

Tous les S.D.F. boivent, sauf de rares exceptions chez les sujets restés vraiment ouvriers agricoles, attachés à une ou à un petit nombre de fermes. Ce sont généralement des travailleurs sérieux, bien vus dans les fermes et qui sont à la limite de l'adaptation sociale bien qu'ils soient des inadaptés affectifs complets. Ces rares cas exceptés, les S.D.F. boivent tous, et peu à peu l'alcool opère ses ravages.

Pendant un certain temps, l'état général est relativement bien conservé, puis, tôt ou tard, apparaît l'abrutissement ; l'esprit devient de plus en plus obtus, uniquement polarisé vers un seul besoin, celui de boire. Par la suite, la dégénérescence physique et mentale s'accroît gravement et, bien souvent, ils meurent l'hiver, de froid ou emportés par une pneumopathie.

Il y a plusieurs sortes de buveurs : ceux qui boivent tous les jours et ceux qui boivent par accès.

Les premiers sont les plus nombreux, mais il y a des degrés, car certains sont ivres dès le matin, alors que d'autres n'arrivent à l'ivresse que le soir ou que de temps en temps. Sans être ivres vraiment, ils parviennent, la plupart du temps, à un certain état d'excitation de l'esprit, suffisant pour donner l'illusion de l'oubli.

Les seconds boivent, dans les moments de dépression, des quantités phénoménales, pour oublier. Les mauvais moments passés, ils n'éprouvent plus le besoin de boire, tout au moins jusqu'à créer un état de pré-ébrété.

Avoir sa vie uniquement axée sur la boisson comporte une signification. Chez des individus sans lien d'aucune sorte, ou si peu, et en particulier dans le domaine affectif, il faut croire que l'alcool prend la place de beaucoup de choses.

Le plus simple serait de penser qu'elle permet l'illusion d'être plus fort qu'on est, d'être aimé et de dire très haut ce que l'on cache en temps normal. C'est exact dans les cas simples ; l'alcool est alors un traitement symptomatique de la dépression.

La deuxième utilité est l'oubli ; lorsque l'on est ivre et que la phase d'excitation est dépassée, on tombe dans l'inconscience. On pourrait

alors parler de cure de sommeil qui permet aussi de surmonter une crise passagère.

Ces deux cas sont rencontrés dans l'alcoolisme passager ; c'est le moyen de surmonter une difficulté.

Mais d'autres fois, le vin rouge est investi de qualités extraordinaires ; au-delà des idées répandues dans certains milieux que le vin "c'est du sang" et l'idée que, lorsqu'on fait un travail manuel, il faut boire, le vin rouge devient un breuvage quasi magique. N'avons-nous pas entendu un chemineau, atteint d'une pyurie importante, nous dire que, dès qu'il buvait du vin rouge, ses urines devenaient claires ! L'esprit critique n'y est plus et nous sombrons dans le délire systématisé.

Nous ne sommes cependant pas surpris de cela, lorsque l'on sait tout ce que la bouteille et son précieux liquide remplacent : tous les liens affectifs de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que les vertus qu'il contient soient réellement extraordinaires.

Sans entrer dans les détails de la psychologie de l'alcoolisme, nous pouvons penser que, pour remplir l'énorme gouffre créé par l'absence totale de vie affective, il faut boire beaucoup

Chapitre II

LES CAUSES SOCIALES DE L'INADAPTATION

Lorsque l'on se demande comment un vagabond a pu en arriver là où il est, on pense à des causes sociales, la misère étant le plus souvent invoquée (autrefois, les gens pensaient surtout à la paresse, mais les idées ont évolué depuis).

C'est ce qui nous vint à l'idée en premier, pensant que la pauvreté avait engendré l'émigration et fatalement l'inadaptation chez certains de ces émigrés, lesquels représentaient le déchet normal de tels mouvements de population.

Ceci était particulièrement compréhensible en ce qui concerne les Nord-Africains qui, en plus de facteurs d'inadaptation "normaux" dus à l'émigration, ont un atavisme racial de nomadisme qui fait que, facilement, ils aboutissent à une vie errante.

Chez les Français, qui nous intéressent plus particulièrement ici, nous avons tâché d'établir un rapport entre l'importance de l'émigration issue des régions pauvres de France et l'inadaptation que nous traitons. A part les Bretons qui entrent dans une proportion anormalement élevée, nous n'avons pas trouvé plus d'Auvergnats, de Corses, de Savoyards que de Normands, de Beaucerons ou de gens du Nord. Si bien que, dans la fraction non bretonne de nos inadaptés, l'émigration due à la pauvreté ne nous

a pas paru être l'unique facteur.

Classiquement, l'émigré provient d'une famille nombreuse d'une région pauvre, où l'on vit dans des conditions de logement très mauvaises, où il y a un excédent de main-d'oeuvre, de bas salaires, de la sous-alimentation. Mais ce n'est pas suffisant pour en faire un inadapté.

L'émigration chez les Auvergnats est, en général, un succès ; les Corses depuis longtemps s'expatrient et s'en tirent très bien dans l'existence. Bien sûr, ils ont leurs inadaptés sociaux, comme tout le monde, mais ils sont relativement peu nombreux et ne vagabondent pas.

Il faut qu'il s'ajoute la misère, que l'on ne différencie pas toujours de la pauvreté, généralement due à l'alcoolisme, lui-même dû à des causes plus profondes, et une régression psychique tout à fait particulière, que nous analyserons lorsque nous traiterons les cas particuliers et le terrain psychique régional, pour que se crée l'inadaptation.

Nous ne serons donc pas surpris de voir des inadaptés sociaux sans domicile fixe provenir de régions riches, être fils uniques ou faisant partie d'une petite famille, mais où la régression, facteur individuel et familial, a pris une grande importance.

La conclusion de tout ceci est que, hormis les Bretons, nous n'avons pu établir un parallélisme entre le vagabondage, d'une part, et l'émigration et la pauvreté, d'autre part.

Quant aux Bretons, et leurs quatre-vingts pour cent, ils viennent jeter une étrange lumière sur le problème, car, si l'on peut admettre que certains sujets des autres régions aboutissent fortuitement à être sans domicile fixe, il est a priori inimaginable qu'un peuple puisse monopoliser une telle spécialité. C'est de ce peuple dont nous allons

parler à présent.

L'analyse des causes sociales de l'émigration bretonne et de ses conséquences est admirablement faite par l'Abbé Elie Gautier, Directeur de la Mission bretonne d'Ile-de-France, dans ses trois livres : "La dure existence des paysans et paysannes", "Un siècle d'indigence" et "L'émigration bretonne".

Remontant jusqu'au début du dix-neuvième siècle, en recherchant dans tous les textes officiels locaux ou gouvernementaux, les archives religieuses, des correspondances et en analysant la presse locale, il a rassemblé une très grande documentation qui lui a permis d'étudier le problème avec autorité.

Citons quelques aspects étudiés : insuffisante étendue de l'exploitation, gains insuffisants, pénibles conditions d'existence, manque de travail, forte densité de la population, les progrès mécaniques qui ont réduit les besoins de main-d'oeuvre, le manque de fermes, le tempérament atavique, le goût du voyage, le sens esthétique insatisfait et bien d'autres encore. C'est, en somme, l'analyse de tous les aspects de la misère endémique chez les Bretons, tant du point de vue économique que social, et qui forme un bilan impressionnant.

La Bretagne n'a jamais été une contrée riche, mais elle possédait quelques industries (tissages) et la pêche ; ces deux activités ont périclité complètement au début du vingtième siècle, au profit d'autres régions de France.

L'agriculture n'a évolué que très lentement et est mal défendue, car les Bretons sont de mauvais commerçants.

L'habitat est le plus souvent déplorable et c'est peut-être là que la misère pèse de son poids le plus lourd. La pièce unique pour toute la famil-

le existe encore ; père, mère, filles et garçons vivent dans une promiscuité peu favorable à l'évolution harmonieuse de la famille. L'isolement de chacun est impossible et tout se fait en public et ce que l'on voit n'est pas toujours le meilleur exemple.

Il y a cependant un chapitre que l'abbé Gautier n'a pas étudié ; c'est celui de l'alcoolisme, qui est peut-être l'élément le plus désespérant de tout ceci, l'élément qui fait qu'il est impossible d'en sortir.

Le Morbihan et les Côtes-du-Nord sont les deux départements de la France où il y a le plus d'alcooliques ; le Finistère, l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Atlantique venant en bonne position.

Tout est donc réuni, dans ces départements, pour créer la misère la plus sordide et dans une proportion inégalée dans d'autres parties de la France.

La Bretagne sera donc le point de départ d'une émigration particulière, mue plus par le désespoir que par le simple désir positif d'améliorer la condition matérielle.

De là, des départs inconsidérés de gens très jeunes, inexpérimentés, influençables et sans métier dans les mains, d'où la forte proportion d'échecs graves.

Ne voit-on pas, jusqu'à une époque récente, quatre-vingt-dix pour cent des bonnes à tout faire être bretonnes, où la proportion de celles qui présentent des troubles mentaux divers, fugues, cyclothymies, comportements bizarres, est énorme ? Plus de la moitié des prostituées de Paris sont bretonnes ; la plupart des clochards des villes sont bretons !

Que dire aussi d'un autre genre d'inadaptation qui est celle des religieux et on ne niera pas qu'ils sont souvent bretons ! Elle ne s'accompagne

pas de déchéance morale - du moins nous l'espérons -, mais quiconque aura vécu en contact avec eux reconnaîtra leur côté névrotique. Quoi qu'il en soit, du point de vue social, ils ont choisi une vocation qui leur interdit toute famille ; ils ont fait vœu de pauvreté et de chasteté ; de là à coucher dans la nature, il n'y a qu'un pas. Nous sommes en présence d'une forme élevée de l'inadaptation sociale.

Mais que se passe-t-il chez les émigrés "normaux" ? Le succès social y est rare. Les Bretons ont la spécialité d'accepter les travaux les plus durs et de bas salaires, et se contentent généralement de postes inférieurs. Ils deviennent rarement commerçants ou chefs d'entreprise, même modestes, à l'inverse des Auvergnats auxquels on les compare fréquemment.

Nous pourrions rechercher d'autres formes d'inadaptations, plus proprement psychologiques, mais celles-ci nous auraient entraîné trop loin dans des digressions sans fin ; nous avons préféré nous cantonner dans des vérités irréfutables qui nous paraissent démontrer amplement que la Bretagne est pour quelque chose dans l'inadaptation de ses enfants.

Qu'on nous pardonne alors d'abréger ce chapitre des causes sociales de la déchéance. Il va de soi qu'un jeune de seize ou dix-sept ans, sans métier, avec un père alcoolique et ayant vécu dans une promiscuité familiale déplorable, n'est pas taillé pour construire une vie équilibrée.

Lorsque nous aurons traité les quelques cas qui nous ont plus particulièrement intéressé, nous nous pencherons, non plus sur le côté social, mais régional du problème et nous chercherons si la race bretonne, à l'écart dans sa presque île, ne contient pas quelque secret qui nous expliquerait sa maladie.

Chapitre III

CAS PARTICULIERS

1°)- HISTOIRE de Jérôme F...,
et comment, d'un mustang libre et heureux qu'il était,
il est devenu un pauvre ère.

= Comment nous fîmes connaissance de Jérôme F...

L'ambulance nous amena un soir, en urgence, un homme pour un syndrome abdominal aigu ; il était d'une pâleur mortelle, son pouls était imprenable et sa tension effondrée. Nous lui posâmes quelques questions et, malgré la souffrance qui devait être intense, il nous articula avec netteté et dans un français sans accent : "J'ai souffert il y a six mois d'un ulcère du bulbe du duodénum, dont les dernières images radiologiques montrent une niche en addition avec réaction oedémateuse périphérique".

Assurément, nous fîmes surpris d'un langage aussi académique, dans des circonstances aussi dramatiques et venant d'un personnage dont on pouvait l'attendre le moins ; mais nous fîmes plus surpris encore par le stoïcisme dans la douleur qui nous fit un instant douter de la réalité du syndrome. Et pourtant, son ulcère s'était perforé. Par la suite, l'ulcère fut bouché par le pancréas, si bien que l'on put attendre avant de l'opérer.

Deux jours plus tard, nous allions à son lit

et lui parlions ; c'était notre premier cas et nous étions heureux d'avoir, pour débiter, un homme qui nous intriguait et pour qui nous éprouvions de la sympathie.

= Sa vie.

Elle débute à Concarneau comme celle d'un enfant breton du Morbihan ; son père était marin, sa mère bretonne bretonnante illettrée. Il est le dernier né d'une famille de cinq qui sont respectivement de dix-huit, dix-sept, seize et sept ans plus âgés que lui. Le père meurt alors que le petit Jérôme n'a que quatre ans et demi. Jusqu'à dix ans et demi, il vivra avec sa mère et sa soeur de sept ans son aînée. Pendant toute cette période, c'est le bonheur, l'école buissonnière, les jeux sur la grève, les rochers, les bateaux du port.

Le drame a lieu lorsqu'il a dix ans et demi. Son frère, qui est de dix-huit ans plus âgé que lui et son tuteur, le prend chez lui, près de Nantes, pour lui apprendre à lire et lui trouver un métier. Dès lors, on lui interdira toute sortie, sauf parfois pour aller donner le grain aux poules, à cinq cents mètres de la maison, et encore, toujours accompagné, et le dimanche, pour aller à la messe le matin et au cimetière l'après-midi. Cette réclusion brutale succède à la séparation d'avec sa mère, et la vie morose dans laquelle il est plongé est particulièrement mal acceptée de l'enfant. Il se heurte avec son frère et surtout avec sa belle-soeur ; il prend la religion en aversion. Sa révolte est prise très au sérieux et l'hostilité ne cesse de croître. Les heurts se succèdent. Un jour, il menace de se sauver ; on l'enferme, il s'échappe la nuit par une bouche d'aération, prend une bicyclette et file vers Concarneau, vers sa mère. Hélas, cette ardeur désespérée sera brisée, car il sera pris par les gendarmes qui le ramèneront chez son frère.

Lorsqu'il a treize ans, on le met dans une

école d'apprentissage ; il fait sept kilomètres pour y aller et autant pour en revenir et il jouit d'un peu plus de liberté. Il rentre cependant régulièrement au foyer.

A quatorze ans et demi, il reçoit une machine-outil sur la cuisse ; il est immobilisé six mois et s'en tire avec une jambe plus courte de quatre centimètres.

A sa sortie d'hôpital, il retourne enfin habiter chez sa mère.

De quinze ans à dix-neuf ans, il travaille dans divers métiers, la pêche pendant deux ans en particulier. Il s'oppose, sur les questions de religion, à sa soeur, bien que l'ambiance générale soit bonne.

De temps en temps, le soir de la paye, il part avec des camarades et dépense tout son argent avec eux dans des distractions d'ailleurs nullement répréhensibles. Il rentre sans le sou à la maison, mais il a bon accueil au retour, pas de réprimande. Tant que sa mère sera en vie, il fera des retours vers elle et sera toujours accueilli de la même façon, avec bonté.

De dix-neuf à vingt-et-un ans, il travaille à Quimper et, toutes les fins de semaine, il revient à Concarneau. Il y fréquente, à l'époque, une jeune fille, apparemment sans grande conviction et, peu à peu, cette amourette s'éteint.

A cette période, une autre raison de ne plus fréquenter Concarneau intervient : c'est le retour, chez sa mère, de son frère ; car, celui-ci a perdu sa femme et quatre personnes de sa belle-famille de la tuberculose.

Par la suite, ses visites se font de plus en plus rares. Il travaille dans le bâtiment où, comme

on le sait, la main-d'œuvre est employée d'une façon irrégulière. Il se laisse facilement entraîner à boire par les copains.

C'est à l'âge de 24 ans que se situe un événement important. Durant une période creuse du bâtiment, il travaille chez un forain où il tient un manège. Un soir, il part avec la caisse en compagnie d'un camarade. Il est recherché, il se donne lui-même à la gendarmerie et récolte trois mois de prison. Cet acte est d'autant plus incompréhensible que, le lendemain du vol, il devait toucher trois mois de pension de travail (I.P.P. 15 %) dont le montant était supérieur à celui de la caisse. Nous tenterons une explication à cela plus tard.

Dès ce jour, il est renié par sa famille, on ne veut plus le voir, sauf sa mère qu'il voit en secret et qui l'accueille toujours avec bienveillance.

Il exerce divers métiers dans l'agriculture et le bâtiment.

En 1939, il a vingt-cinq ans ; il n'est pas mobilisé en raison de son infirmité.

En 1943, pour retrouver sa mère, il doit traverser la zone rouge ; il est pris par les Allemands, considéré comme prisonnier politique ; il est mis en cellule pendant huit mois. Emmené à Paris à la "Pépinière", il s'évade par une chance inouïe, car on le prend pour un engagé de la L.V.F. ; on lui ouvre les portes et il sort.

C'est à ce moment que commence sa vie errante de S.D.F. ; il ne changera pas d'existence jusqu'au jour où nous le rencontrerons.

Il travaille dans les fermes de Normandie, puis de Seine-et-Oise ; son secteur, depuis lors, est Dourdan, Etampes, La Ferté-Alais.

Nous écoutons Jérôme F... nous parler de son enfance, de sa voix hachée et sobre. Enfant, il courait pieds nus sur les grèves rocailleuses, sauvages, désolées ; il ne nous parle que de ces randonnées avec ses camarades, face au vaste océan. La nostalgie imprègne les traits de son visage, ses yeux s'attardent au loin. Sa parole reste en suspens dans le silence de la salle de réanimation, puis il nous dit avec ferveur : "J'étais comme un mustang dans la grande prairie du Far-West".

Un voile se déchire ; Jérôme F... devient cet étalon sauvage des pampas, libre et régnant sur son cortège de juments fertiles.

Pourquoi prenait-il cette comparaison avec le mâle sauvage pour se peindre, alors qu'il n'était qu'un enfant ? Y a-t-il un point commun entre ces deux personnages si différents ? A première vue non, et pourtant, le mot a été spontané, l'image l'a frappé d'un seul bloc et il n'a pas eu le temps de réfléchir avant de l'exprimer. Force nous est d'en chercher le sens.

Libre, il l'était d'une façon absolue, car il n'allait pratiquement jamais à l'école et, tous les phantasmes de l'enfance, il les a vécus dans ses jeux et ses randonnées. Il a vécu aussi totalement son amour maternel, n'ayant que sa mère à aimer, sans l'ombrage d'un père avec qui il devait partager ; quant à sa mère, elle n'avait pratiquement plus que lui et à l'amour maternel s'ajoutait celui d'une femme un peu sauvage.

Il n'est pas étonnant que le jeune Jérôme ait ressenti une plénitude égale à celle qu'il imagine à quarante ans de distance. Il était l'enfant complètement libre dans l'accomplissement parfait de son amour.

Cependant, s'il eut cette sensation d'intense satisfaction, c'est que la liaison était trop vive,

trop recherchée par la mère. Et, dans le phantasme de l'imagination de Jérôme F..., nous voyons l'image mythique de celle-ci nous parvenir sous l'image connue de la nature, et cette nature qu'il chante est précisément désolée et sauvage. Il ne nous a jamais parlé de l'activité de Concarneau qui, en 1924, marchait encore, ni de ses contacts avec les marins, ni de la vente du poisson à la criée, ni de tout ce qui fait la gaieté d'un port. Il ne nous parle que de promenades sur les grèves, de la poésie si particulière de la lande bretonne.

Cette image maternelle a donc une certaine âpreté, et il est certain qu'elle s'accompagne d'un puissant instinct de possession, lourd handicap pour l'avenir.

Lorsque survint la brutale séparation et la mise en cage de notre petit homme, il se battit, mais en vain. Toute cette joie de vivre qu'il sentait en lui fut détruite peu à peu par le conformisme infantile, la religiosité exagérée de son frère et de sa belle-soeur. Chaque révolte fut considérée comme un sacrilège et prise très au sérieux. Sa fuite fut un échec qui brisa encore ses forces.

Par la suite, il aura fallu, pour échapper à sa condition, le sacrifice de sa jambe, terriblement broyée, qui, si, faute de preuves, ne peut être considéré comme un accident délibéré, a tout de même été le moyen de la fuite de l'ordre social détesté, représenté par son frère, et le moyen de retour au foyer maternel.

C'est le signal de la fin de la lutte et de l'abdication ; il a dû sacrifier sa jambe (symbole de virilité) pour retrouver sa mère. Il lui a fallu involuer, briser en lui tout ce qui tendait à grandir et à s'épanouir.

Une confidence particulièrement significative démontre ce point de vue. Lorsque nous lui demandâ-

mes s'il n'avait jamais éprouvé le besoin de vivre avec une femme, il nous répondit que non ; puis il réfléchit, hésita et dit enfin :

- Oui, au fond, j'aurais voulu vivre avec une femme, mais sans rien ... sans qu'il n'y ait rien entre nous ... un amour platonique en somme".

Ainsi, ce clochard rêvait d'un amour platonique ! Mais tout se comprend, à présent : un refoulement de ses forces s'est inscrit dans sa vie comme un moule indéformable par le grand malheur de la séparation, de l'oppression, de la fuite inutile et désespérée et enfin de la castration par le rite sanguinaire de sa jambe broyée, par les forces de l'ordre social et l'opposition de ses frères et soeurs.

Que faire, à ce stade ? Aimer une femme ? Se tourner vers l'avenir ? A sa sortie d'hôpital, il n'avait que quinze ans. Chez un garçon, il est rare qu'à cet âge un amour présente la stabilité nécessaire, a fortiori chez un sujet en pleine régression.

Où nous mène donc cette voie régressive ? Eh bien, précisément, vers cet amour platonique de l'enfance. Nous savons bien que la vie sexuelle existe dès l'enfance, mais elle n'est pas matériellement réalisée, et c'est vers cette situation que tend Jérôme F..., d'autant plus que la réalisation de l'acte sexuel avec sa mère, à son âge, devient impensable.

Evidemment, tout pourrait se terminer de la meilleure façon, c'est-à-dire notre sujet, replacé dans un bain familial normal, deviendrait un bon fils, évoluerait normalement, travaillerait et finalement trouverait place dans la société.

Nous avons évoqué précédemment des hypothèses quant au tempérament possessif de la mère ; une nouvelle présomption est apportée par l'évolution du

frère aîné, qui a grandi dans un ménage normalement constitué socialement. Sa religiosité exagérée, rare chez un homme, son étroitesse d'esprit, son absence d'intuition et de psychologie font penser que, lui aussi, avait une affectivité régressive et un manque d'épanouissement particulièrement accentué. Seulement, lui, avait trouvé dans la religion une expression sociale à son infantilisme qui ne choque pas extérieurement. Ceci nous conduit à penser que le niveau affectif général de la famille était assez primitif et qu'en rentrant chez lui le jeune Jérôme n'a trouvé aucune condition propre à son épanouissement d'adulte ni, sans doute, une réelle compréhension chez sa mère du drame qui s'était déroulé en lui.

Quand les pulsions sexuelles de l'adolescence retentiront dans son être, il n'y aura naturellement aucune solution viable au problème. Du côté maternel, c'est tout simplement impossible ; du côté des femmes, d'autre part, nous avons vu que sa vie d'homme était irréalisable par les expériences particulièrement traumatisantes subies et à cause de la possession maternelle. Que faire ? Adopter la religion, comme son frère, ou bien un système social ? Impossible, cette route est barrée ; il hait la religion, ainsi que tout ce qui représente l'organisation sociale qui l'a autrefois anéanti. Où ira cette force qui grandit en lui ?

Au début, il y a les fugues, qui sont la reproduction de l'abandon en même temps que de la révolte contre l'ordre social. Son instabilité professionnelle aura la même signification ; plus tard, le vol de la caisse du forain aura ce caractère d'impulsion incompréhensible où la révolte, la fuite, l'oubli et le désespoir secret seront mêlés. Enfin, son mode de vie trouvera sa forme définitive, sa stabilité, pourrait-on dire, dans la vie errante.

Pour les raisons dont nous avons parlé, il y aura l'évasion permanente de toute obligation sociale et dont nous savons la représentation chez lui. Donc,

pas de foyer et seulement un travail épisodique qui lui permet de survivre et qu'il peut quitter à chaque instant (Exceptionnellement, il a travaillé jusqu'à trois mois de suite dans une ferme). Et, sans savoir pourquoi, un beau matin, il quitte le fermier qui l'employait, quelle que soit la gentillesse de celui-ci. Il sent une sorte de saturation intérieure insurmontable (c'est-à-dire la révolte) et il repart sur les routes, dans la nature qu'il aime, durant dix ou quinze jours. Là, il retrouve la totale liberté de son enfance ; la nature est le bain maternel primitif. Mais l'illusion qui a succédé au coup de tête du départ se dissipe vite, l'argent file rapidement et il faut retrouver du travail. Il ne peut cependant retourner à son ancien employeur, non que celui-ci se formaliserait, mais parce que lui-même sent une certaine culpabilité de sa révolte inconsciente ; il croit avoir fui en faisant un affront ; cette fuite est chargée de signification pour Jérôme F..., alors qu'elle ne l'est pas pour le fermier. S'il retournait au même endroit, peut-être aurait-il l'impression d'être repris par les gendarmes, comme il le fut lors de sa fuite vers Nantes.

Le nouvel employeur pourra être supporté grâce à la nécessité et à une nouvelle illusion passagère, celle de retrouver une nouvelle chaumière, jusqu'au moment où la nouvelle illusion disparaîtra, et la tendance oppressive du travail routinier et de la relation de patron à ouvrier montera en lui pour le pousser vers la nouvelle fuite.

On peut douter de cette dualité de la ferme : chaumière maternelle, puis oppression ; mais comment le nier, après cette confidence de Jérôme F..., et ce fut une des rares fois où il montra une réelle émotion :

- Lorsque j'arrive le soir chez un paysan ou bien quand se termine la journée de travail et que je vais me coucher dans la paille d'un hangar ou d'une grange, souvent je peux voir par la fenêtre illuminée

de la salle commune, de l'autre côté de la cour, toute la famille réunie autour de la table pour le dîner ... alors, j'ai le cafard".

C'est alors qu'il pleure et qu'il boit, dans sa grande solitude.

Et le cycle se répètera : révolte, fuite, insouciance, régression vers la nature-mère primitive, puis retour à la chaumière qui devient oppression par l'obligation matérielle et les rapports sociaux qu'elle représente ; enfin, c'est de nouveau la fuite. C'est la reproduction rituelle et même obsessionnelle des diverses étapes de sa vie d'enfance.

Voilà ce que nous avons cru découvrir dans la vie de Jérôme F...

u o

2°)- COMMENT ON DEVIENT LÉGIONNAIRE
et comment un légionnaire devient S.D.F.
ou le cas de Roger N...

Roger N... nous demanda asile un après-midi, parce qu'il était fatigué. Il se présenta propre et bien rasé, les moustaches taillées et légèrement relevées aux extrémités et ses habits, quoique élimés, avaient une allure décente. Dès notre approche, il se leva et se tint dans une attitude réservée et respectueuse. Il ne se chercha aucune maladie pour nous apitoyer et, comme il avait cinquante ans et qu'il n'était pas ivre, nous l'acceptâmes dans notre service "spécialisé".

Nous l'entreprîmes peu de temps après son entrée. C'était un Breton de Vannes, neuvième enfant d'une famille de quatorze. Son père avait terminé

une carrière d'adjudant-chef comme lieutenant de réserve et sa mère était institutrice. Ils avaient leur maison à Vannes et élevaient leur nombreuse famille dans la dignité. Roger N... nous montra des photos de ses parents ; ils avaient l'air de braves gens avec de bonnes têtes.

Il alla au collège jusqu'en troisième ; mais ses prouesses étant trop médiocres, il dut abandonner.

A l'âge de dix-neuf ans, il épousa sa première femme dont il eut deux enfants. Il fit, durant cette période, son service militaire où il obtint le diplôme d'état d'infirmier. Tout paraît normal jusqu'à présent, mais il va se passer un événement qui va transformer sa vie.

Alors qu'il était au service militaire, un de ses voisins se permit de faire la cour à sa femme ; il alla, à tort ou à raison, lui demander des comptes ; cela se termina par un échange de coups. Hélas, ce voisin était agent de police et les suites de cette affaire s'annonçaient mal pour notre homme.

Mais il convient de conter comment Roger N... en vint à nous raconter cette histoire.

Nous avions eu quelques difficultés à le faire parler de ses parents et de l'atmosphère familiale. Ce qu'il nous dit d'abord sur sa mère était d'une grande banalité : elle était bonne, parfaite pour ainsi dire, mais l'importance de sa famille l'obligeait à maintenir une ferme discipline. Ce que cache ce mot "discipline" est difficile à préciser et, malgré nos questions, nous n'y sommes pas parvenu. Peut-être tout y était-il parfaitement normal.

Nous abordâmes ensuite le sujet du père et nous obtînmes une réponse étrange : c'était un homme juste, "qui n'a jamais fait de différence entre ses enfants".

Pourquoi nous parlait-il donc de faire des différences entre les enfants, alors que nous posions une question générale, plutôt axée vers le caractère propre du père ? Cette précision, dans un domaine particulier qui ne répondait pas à notre question, avait été dite dans une sorte d'effort et fut suivie d'un long silence. Nous étions intrigué et nous nous gardâmes bien de troubler le cours de la pensée intérieure de notre interlocuteur et nous attendîmes patiemment la suite. Elle vint sous la forme de : "bien qu'il aurait pu en faire".

Pourquoi ? Eh bien, parce que Roger N... était un être indigne ; il avait frappé un agent de police et il risquait pour cela la prison. C'est d'ailleurs pour éviter ce scandale que le pauvre garçon s'engagea dans la Légion Etrangère.

Nous lui suggérâmes que son attitude avait été tout à fait légitime et qu'il avait simplement eu la malchance de tomber sur un agent. Rien n'y fit, il nous décrivit son père avec des paroles tout imprégnées de fascination : officier, juste, bon, honnête, magnanime, qui avait pardonné. Et pourtant, il avait payé cher une simple algarade, puisque le temps minimum d'engagement à la Légion était de cinq ans. Mais la culpabilité était bien ancrée en lui, de sorte qu'aucune punition n'était trop forte et le pauvre petit Roger N... était bien reconnaissant envers le grand seigneur, dispensateur de magnanimité, qui lui avait pardonné bien qu'il eût couvert sa famille de honte !

Il nous parut évident qu'une telle culpabilité pour un fait aussi banal n'avait aucun fondement objectif ; elle constituait, selon nous, un état subjectif permanent dont la formation remontait à une époque bien antérieure et à laquelle avait participé son père et, sans doute, d'autres éléments familiaux, mais dans des proportions que nous ignorions.

Cette structure "admiration-culpabilité-

crainte" continua à vivre pour elle-même tout au long de la vie de Roger N..., et en particulier dans la Légion Etrangère, où il resta seize ans, et où les supérieurs se prêtaient très bien à des projections paternelles. Il nous parla sans arrêt de ses chefs, de ces personnages considérables qui lui font si souvent perdre pied ; il nous décrivit longuement ceux qu'il aimait et les mots de justice, de compréhension, de magnanimité et de force apparaissaient comme pour son père ; il y avait dans ses paroles de la vénération et de la crainte.

Nous-même fûmes l'objet de cette projection et nous eûmes toutes les peines du monde à rendre notre conversation détendue.

Tout se passait bien lorsque la projection se faisait sur de bons chefs qui, comprenant la situation psychologique de l'homme, se montraient "bons pères" et ne profitaient pas de sa faiblesse. Hélas, il n'y a pas que de bons chefs, et lorsque Roger N... avait quelques difficultés avec les mauvais chefs ou bien le mauvais côté des chefs, la réaction était un épouvantable désarroi et cette culpabilité qui ne demandait qu'à jaillir l'envahissait entièrement.

Son comportement reflétait le trouble de son âme : l'hésitation et la maladresse. L'expression de son regard était celle de la supplication, sa voix avait parfois des intonations larmoyantes et nous pensions que cet homme, fort physiquement, un peu bête d'allure et simple dans ses sentiments, avait dû attirer, dans le passé, la moquerie de son entourage. Nous le questionnâmes dans ce sens et nous apprîmes que, dans son enfance, ses frères et sœurs furent durs pour lui, ainsi que plus tard les femmes et les hommes. Il nous avoua que les reproches lui faisaient perdre complètement ses moyens ; de même, la moquerie le remplissait de confusion ; il souffrait, dit-il, d'un insurmontable "complexe d'infériorité".

Il y avait cependant un certain côté positif

dans le caractère de notre cas. En 1940, il fut fait prisonnier, mais s'évada trois fois. La troisième fut la bonne ; il traversa la France, l'Espagne, rejoignit la France libre, ce qui n'était pas à la portée de tout le monde. Par la suite, il participa aux débarquements d'Italie et de Normandie et fit la campagne d'Allemagne.

Il avait aussi le sens de l'honneur et, si on l'insultait ouvertement, il savait se battre. Nous pourrions même dire que le sentiment de son indignité était la contrepartie de son sens trop prononcé de l'honneur.

Au total, nous nous trouvions en présence d'un homme brave, qui possédait de grosses faiblesses, mais aussi des qualités, et son inadaptation ne pouvait s'expliquer par ces simples faits. Nous pensons cependant que, pour un garçon de vingt ans, avec un psychisme particulier, la Légion Etrangère ne présente pas le milieu thérapeutique favorable à son épanouissement et la société rudimentaire qui y existe ne prépare pas à la véritable société, mais plutôt à la boisson.

La conséquence fut, au lieu d'une évolution vers un épanouissement dans le mariage, tout au moins relatif, qui lui eût permis une vie sociale normale, une involution dans une pseudo-société où les images parentales prirent enfin le dessus sur la projection normale de l'amour : la femme.

La femme de Roger N... mourut en 1934 de la tuberculose. Il était dans sa quatrième année de Légion et, lorsque la fin de la cinquième année d'engagement survint, il n'y eut plus d'espoir de salut pour son âme ; il rempila, comme on dit. Ses deux enfants en bas âge furent accaparés par sa belle-famille et il ne les vit que de loin en loin et de plus en plus rarement.

En 1941, en Algérie, après son évasion, il se

remaria et eut une fille ; trois ans plus tard, sa nouvelle femme et lui se séparèrent pour "incompatibilité de conception de vie".

Il nous raconta les histoires de ses deux mariages sans un regret et même avec détachement, et il ne nous confia pas qu'il ait eu de la peine, même à la mort de sa première femme.

Il en fut tout autrement lorsque nous en arrivâmes à la mort de ses deux parents, survenue à six mois d'intervalle en 1953. Cela se passait donc neuf ans avant qu'il ne nous en fît la confidence. Il pleura devant nous à chaudes larmes et nous dit le chagrin insurmontable que ces deux morts lui procurèrent. Il est normal que l'on éprouve du chagrin en de telles circonstances, mais il nous parut exagéré qu'il en ressente la blessure avec autant d'intensité neuf ans plus tard, alors que d'autres circonstances, peut-être plus dramatiques, dans le cours normal d'une vie, ne lui en firent éprouver aucun.

Enfin, son inaptitude sociale fut démontrée par les faits en 1946, lorsqu'il quitta la Légion après seize ans de service. Il monta courageusement une affaire, une poissonnerie, mais ce fut un lamentable échec. Il fut saisi dès le départ par le contrôle économique pour marché noir et perdit tout. Après quelques petits métiers tout à fait transitoires, il devint clochard à Paris, puis à la campagne, dans la région d'Etampes où nous le retrouvâmes.

Si nous voulons expliquer le mécanisme psychologique de la régression de Roger N... à son début, il nous semble que nous sommes en présence d'un complexe d'Oedipe "mal liquidé".

Ceci paraît paradoxal, attendu que Roger N... a une admiration et une affection pour son père qui, à première vue, sont loin de l'agressivité de l'enfant à l'égard de celui-ci, dans le cas classique. Mais

nous savons, d'après Freud, qu'Oedipe peut devenir Hamlet et que l'affection pour un père bienveillant et bon peut masquer une agressivité sous-jacente qui trouve son chemin en se projetant, sous d'autres formes, sur d'autres objets.

C'est exactement cette situation que nous avons pressentie chez Roger N.... Nous avons d'ailleurs déjà parlé de la crainte et de la culpabilité vis-à-vis des supérieurs, ce qui indiquerait une ambivalence des sentiments. Il y a cependant plus que cela dans ce domaine. En lui posant des questions, nous avons mis à jour sa forme d'agressivité ; elle est faite de résistance passive et d'opposition de détails. C'est-à-dire que, lorsque Roger N... exécutait un ordre, ou finalement accomplissait n'importe quelle action, on sentait une inertie qui faisait croire à de la bêtise ; ou bien, son excès d'obéissance lui ôtait tout esprit d'initiative et stérilisait tous ses actes, même les plus simples. Cette attitude, faite avec une certaine ostentation, agaçait et, à la longue, bien qu'il affectât la meilleure des bonnes volontés, Roger N... réussissait à provoquer l'impatience et la colère.

C'est ce qui nous fait dire que, malgré certaines apparences, Roger N... souffrait d'un complexe d'Oedipe non évolué.

Le jour où il aurait dû être un homme, dans le commerce, ce fut l'échec total, comme nous l'avons déjà dit.

Le complexe a vécu pour lui-même et, toujours plus gourmand, a pris une part de plus en plus grande dans la vie de l'homme dont nous parlons. Toute la société a pris ce caractère écrasant contre lequel il ne pouvait montrer que sa petite agressivité infantile. Et ce fut, peu à peu, le refus complet, c'est-à-dire sa révolte et, en même temps, le refuge dans l'inaction et l'alcool.

Nous avons vu que ce refuge, pour le cas précédent, c'est la mère ; il nous semble que, dans le cas présent, ce ne peut être autre chose. Etant donné que notre sujet souffre d'un complexe d'Oedipe, le seul refuge possible est bien cet objet de convoitise qu'il a obscurément disputé à son père.

o o

3°)- COMMENT UN ENFANT MODELE DEVIENT UN VAGABOND ou le cas de Georges V...

Un après-midi, nous admîmes à l'hôpital un petit homme vêtu de deux manteaux terreux superposés, mais le visage propre et bien rasé. Il ne se plaignait pas, lui non plus, de maladies imaginaires, mais d'être fatigué. Nous lui demandâmes ce qu'actuellement il faisait pour survivre ; il nous répondit qu'il fabriquait des balais de bouleau pour le prix modique de cent francs.

A nouveau, nous nous trouvions devant un sujet non imbibé, à l'oeil calme. Nous lui demandâmes s'il voulait bien répondre à nos questions et lui expliquâmes les raisons de cet interrogatoire. Sa réponse fut :

- Mais, bien sûr, je suis intelligent ; je comprends très bien vos préoccupations."

Nous posâmes nos questions méthodiquement et ne rencontrâmes aucune difficulté. Sa bonne foi était grande et il avait déjà pas mal réfléchi à de nombreux problèmes de la vie. Il nous parla des questions psychologiques avec une certaine aisance.

Sa vie est simple. Son père était vacher, au temps où ce métier demandait une main-d'oeuvre nombreuse dans les grosses exploitations de Beauce. Sa mère s'occupait d'une petite ferme d'un hectare. Il

fut élevé en fils unique (son seul frère naquit dix-neuf ans après lui), par de bons parents et sans violence. Il fut un enfant studieux et obéissant, allait régulièrement au catéchisme, fit sa première communion et était toujours premier en classe à l'école communale. Il avait une tendance à l'isolement et aimait lire seul le dimanche, dans la solitude de sa chambre.

L'âge de l'adolescence venu, il devint charretier et s'occupa d'écuries de vingt à trente chevaux.

A vingt-neuf ans, il rencontra une jeune fille "qui n'était pas belle, mais qui avait bon cœur et était généreuse" ; ils se fiancèrent. Les parents étaient heureux, mais hélas ! le malheur approche.

Quinze jours avant le mariage, la jeune fille meurt du croup ; il l'aimait beaucoup et ce fut un grand chagrin. Quelques mois plus tard, son père meurt d'insolation et, huit jours après, sa mère est prise d'agitation, tient des propos incohérents, si bien qu'elle est internée dans un asile de la région.

Il avait alors trente ans et, avec lui, son frère de onze ans à élever.

L'anéantissement de sa famille et de ses espoirs matrimoniaux rendirent Georges V... "neurasthénique" et il vécut de plus en plus retiré ; il ne fréquenta que très rarement ses anciens amis et il eut l'impression qu'on le laissait à l'écart, car "les gens se méfient de celui sur qui tombe le malheur".

En 1940, il fut blessé à la jambe, son genou s'ankylosa et, en 1942, à son retour, il ne put exercer son ancien métier où il fallait beaucoup marcher. Sa maison était en ruines.

Après la guerre, les deux frères eurent deux

destinées différentes : le plus jeune, à vingt-trois ans, apprit un métier par un Office de Réadaptation de la Main-d'oeuvre ; mais à quarante et un ans, Georges V... était trop âgé et, de toute façon, ses forces intérieures avaient capitulé.

Il avait fait la guerre dans l'espoir d'y trouver la mort ; à présent qu'il en était sorti vivant, il était indifférent à son sort et avait décidé de vivoter en Beauce, sa province.

Il devint donc ouvrier agricole et il fut apprécié pour sa sobriété, son courage et son honnêteté. Mais jamais il n'eut le désir de prendre femme et de fonder un foyer, bien qu'il en eût l'occasion à plusieurs reprises avec une fille de ferme ou une fermière veuve, qui voyaient en lui un homme sérieux.

Graduellement, sa situation devint plus difficile avec l'âge et la mécanisation de l'agriculture et, pour finir, il se retrouva sans domicile fixe, errant de ferme en ferme.

Parler, dans ce cas, d'inadaptation sociale peut paraître excessif, car elle semble survenir dans des conditions tellement "naturelles", tellement accessibles à l'esprit, avec si peu de signes de dégradation mentale, que nous nous demandons si l'inadaptation que nous étudions est vraiment sociale ou si elle ne serait pas plutôt une misère mentale élémentaire, purement subjective, dont les manifestations sociales, prises ici comme caractère dominant, ne seraient qu'un reflet. Mais ceci sera discuté plus tard.

Nous lui demandâmes s'il se sentait malheureux ; il n'en était rien ; de même, aucune sensation d'indignité sociale ne venait l'assaillir. Bien sûr, il eût aimé, dans le passé, avoir un foyer, une famille ; mais tout ceci était révolu et, considérant

que des incidents fortuits avaient brisé sa vie, il s'était fait une raison, de sorte qu'actuellement il était satisfait de son sort.

Parfois, il rendait visite, à Orléans, à son frère qui y vivait avec sa femme et ses trois enfants; on l'y accueillait de bon coeur et il y restait quelques jours.

Dans le milieu S.D.F., il nous confia qu'il préférerait aller à deux que solitaire. Les paysans le connaissent et sont braves avec lui ; on lui refuse rarement un abri et, souvent, on l'invite au petit déjeuner. Lorsqu'il est fatigué, il va demander asile à l'hôpital.

Poursuivant nos réflexions sur la question de savoir si nous sommes en présence d'une véritable inadaptation, nous dirons que, sous l'angle social pur, il y a inadaptation, puisque notre sujet est instable dans son travail et n'a pas fondé de foyer; sur le plan psychologique, il s'agit de savoir si les épreuves endurées et les circonstances qui ont amené à son état actuel notre sujet peuvent engendrer les mêmes conséquences chez un sujet sain ; autrement dit, est-ce que nous pouvons considérer que Georges V... était antérieurement normal et que l'évolution de sa vie peut être considérée comme normale ; ou bien encore, est-ce qu'un sujet sain peut devenir inadapté ?

A travers ce que nous a confié Georges V..., sur son enfance, nous l'imaginons comme un enfant déjà replié sur lui-même, aimant la solitude, jeune paysan très insolite lorsqu'il passait ses journées à lire. Non que nous lui reprochions de vouloir s'instruire, mais simplement parce que, sous un certain rapport, la lecture peut être considérée comme une évasion loin de la réalité et des relations sociales.

Essayant de le rajeunir de quarante-cinq années, nous l'imaginions petit, timide, sensible, silencieux, toujours premier en classe et certainement le "chouchou" de la maîtresse, qui plus est, enfant unique et entouré de la fierté émerveillée de sa bonne mère. La lecture ne fut, une fois l'école terminée, que la continuation de cette ambiance dorée où il était roi. Il en fut naturellement tout autrement dans son métier de charretier qu'il accomplissait avec conscience, mais où les rapports d'homme à homme se font sur un autre plan. Quel genre de livres lisait donc Georges V... ? C'était surtout des livres d'aventures, mais il se piquait d'aimer l'orthographe (doux souvenir de l'école).

Son adolescence se passa calmement, sans histoires, dans un isolement relatif. Plus tard, lorsque le malheur s'abattit sur lui, l'isolement s'accroît d'une façon réellement anormale et il s'abandonna à la misanthropie. Il réagissait contre les circonstances de la vie selon sa propre tendance qui continua d'exister par elle-même et à profiter des coups du sort pour prendre un développement prématuré. Il n'est pas difficile de comprendre que, si la tendance à l'isolement devient de plus en plus prépondérante dans une personnalité, elle peut l'amener au rejet total de la société. C'est ce qui est arrivé pour Georges V... La conservation de son intelligence, fait qui, un moment, nous avait fait douter de notre conception de l'inadaptation, n'a au fond rien de surprenant, ce phénomène étant très fréquent dans toutes les névroses où l'on voit la vie d'un individu envahie par une tendance irrésistible avec persistance du sens critique. Nous étions en présence d'un cas de ce genre.

L'originalité de notre sujet provient du fait que, contrairement aux autres cas qui ont un caractère irrationnel, instable, se livrant à des actes dont ils ne s'expliquent pas toujours le sens, Georges V... présente une continuité dans l'évolution de son inadaptation dont on peut suivre le cours régulier. Il

n'est pas Breton, il ne boit pas, il organise sa vie logiquement, selon le milieu (par exemple, il ne quittera pas un employeur sans raison), il n'est pas intimidé ni surpris par les questions que nous lui posons.

En résumé, c'est un homme objectif et sérieux, presque rangé, qui se trouve vivre fortuitement sans domicile, un S.D.F. de fortune, si nous nous permettons de voir les choses sous un jour humoristique.

o o

4°)- LE TRISTE CAS de Robert P...-

Robert P... a vingt-huit ans. Il est né à 35 km de Saint-Brieuc, dans les Côtes-du-Nord. Son cas n'est intéressant que par son aspect désespérant. En effet, nous sommes en présence d'un jeune homme déjà littéralement cristallisé dans son inadaptation. Ses confidences furent pauvres ; mais cette pauvreté, comme nous le verrons, fut significative.

Il était entré dans le service de chirurgie à la suite d'une bagarre avec un Nord-Africain qui lui avait tailladé la gorge à coups de couteau.

Son histoire est simple. Son père meurt quand il n'a que dix ans et il est envoyé, six mois plus tard, chez un oncle pour terminer ses études primaires. Au bout de quatre ans, il rentre chez sa mère et commence un apprentissage comme ouvrier agricole. Mais sa mère, à quarante-huit ans, se remarie avec un homme de cinquante-six ans. Dès lors, tout va mal ; les accrochages se succèdent avec son beau-père. Deux ans après, il s'engage dans la Marine. Là, sa vie est relativement tranquille ; il boit de temps en temps et voit rarement les filles. Une vague liaison dure quelques mois. A la sortie de la Marine, une

tentative d'apprentissage qui dure six mois échoue en raison du maigre salaire qu'on lui donne. Puis, il travaille dans la maçonnerie, sur des chantiers, et, par la suite, dans les fermes comme ouvrier agricole, d'abord en Normandie, ensuite en Seine-et-Oise.

Ne nous attardons pas à la description de sa famille. Son père et sa mère furent, selon lui, très bien, normaux, sans violence. Nous n'obtinmes que peu de chose sur ses relations avec son beau-père, mauvaises "parce qu'ils n'étaient pas d'accord sur tous les sujets".

Nous fîmes une longue investigation des aventures féminines de notre héros, d'abord par des questions générales, puis, plus précisément, sur son comportement en amour : était-il timide, expansif ou renfermé ; quel genre de femmes aimait-il ; était-il entreprenant ; avait-il eu de nombreuses aventures ; que faisait-il durant ses "bordées" ? Et d'autres questions plus précises encore. Cet interrogatoire créait en lui une réelle gêne ; nous nous heurtions à une franche hostilité. Lorsque nous abordions des sujets un peu intimes, il serrait nerveusement les dents, se tournait et se retournait dans son lit. Finalement, malgré notre insistance, il fut difficile d'obtenir la moindre précision ; il nous opposa une résistance farouche.

Il nous fallut aborder le problème féminin par un chemin détourné, en lui demandant ce qu'il ferait avec un logement et de l'argent. Il parla d'abord d'acheter de quoi se coucher ; ensuite, des meubles, une salle-à-manger, etc... ; il pensa à décorer les murs de tableaux et de gravures ; enfin, après maintes suggestions de notre part, au milieu de tout cela, il plaça une femme, mais sans pouvoir préciser comment elle serait.

Il nous parut évident que, chez un sujet jeune, cependant arrivé à l'âge adulte et normalement constitué, c'est-à-dire n'ayant pas une malformation physique pouvant être à l'origine d'une frustration

féminine, une telle attitude dût être interprétée comme ayant une origine profonde.

Nous avons été en présence, dans le cas de Roger N..., d'un complexe d'Oedipe camouflé. Dans celui de Robert P..., nous nous trouvions devant un complexe patent, mais détourné sur le beau-père, complexe remontant sans doute à la petite enfance, mais reconstitué à l'adolescence en totalité, à l'occasion du remariage de sa mère. Il y a, en effet, une agressivité violente de Robert P... envers son beau-père, doublée d'une culpabilité insurmontable touchant la sexualité et ses représentantes : les femmes.

Cependant, on pourrait dire que, pour que le complexe d'Oedipe fût véritable, il eût fallu que cette agressivité s'exerçât à l'égard du vrai père. A notre avis, la transposition du complexe sur le beau-père n'a aucune importance, car la structure en est identique chez le sujet. Il est possible aussi que l'attitude du beau-père ait été déplorable à l'égard du jeune Robert et explique une rébellion légitime. Or, nous avons recherché dans ce sens avec insistance et nous n'avons pu découvrir quoi que ce soit de grave dans le comportement du beau-père. Certes, il y eut une opposition entre le jeune de quinze ans et le vieux de cinquante-six ans ; nous pourrions imaginer d'autres causes légitimes de heurts que la différence d'âge, mais rien dans les confidences reçues ne nous permet de les avancer. Nous pouvons cependant préciser que, s'il y avait eu rébellion légitime, cela n'expliquerait pas l'attitude particulière vis-à-vis des femmes, et tout nous porte à croire que cette attitude est antérieure aux événements qui ont eu lieu entre Robert P... et son beau-père.

Considérant que la culpabilité vis-à-vis des femmes et l'agressivité à l'égard du père sont choses liées, nous sommes dans l'obligation d'admettre que cette agressivité existait avant le remariage de la mère et que ce dernier fait a été une opportunité favorable à la manifestation brutale du complexe. Là

est, en conséquence, le point de départ de la régression, qui eût peut-être été évitée en d'autres circonstances, et la cause de l'engagement dans la Marine de notre homme à l'âge de dix-sept ans. Au sortir de cette expérience, les structures psychiques étaient fixées et le complexe vécu en parasite dans sa personnalité pour finalement la "manger" tout entière.

Lorsque nous interrogeâmes Robert P..., nous avions devant nous un garçon au visage dur et figé, dont les petits yeux gris eurent cependant parfois des éclairs d'une gaieté primitive ; sa parole était hachée ; bien souvent, il ne répondait même pas à nos questions. Nous avions l'impression d'être très importun et de nous heurter à une opposition tenace. Peut-être faisait-il sur nous une projection paternelle...

o o

5°)- COMMENT UN GRAND ET BEAU GARS
peut être dévoré par sa mère et devenir homosexuel
ou le cas de Yan T...

Yan T... était un grand gars bien bâti de trente-quatre ans, originaire du Finistère. Plusieurs fois, nous avons eu affaire à lui, soit pour l'héberger, soit pour le soigner. En dehors des périodes où il buvait, il était tout à fait acceptable et avait une certaine sensibilité qui donnait de la finesse à son jugement.

Ses parents avaient une petite ferme de deux hectares et demi et ils élevaient tant bien que mal leur famille de six garçons. Sur ces six garçons, deux moururent de pneumopathie et deux autres à la guerre, un en mer et un autre au cours de la campagne d'Allemagne. Deux seulement des fils restaient.

Yan T... fréquenta l'école très approximati-

vement, si bien qu'il était pratiquement illettré. A l'âge de douze ans, il devint charretier et vacher dans une grande ferme où il fut considéré comme le fils de la maison. Il resta cinq ans dans cet emploi; mais, en 1944, à dix-sept ans et demi, il s'engagea dans les armées alliées, pour venger ses frères. Les fermiers chez qui il était employé essayèrent de le retenir, mais rien n'y fit. Après l'Allemagne, ce fut l'Indochine. Au cours d'une rixe avec des légionnaires, à Hanoï, il reçut un coup de bouteille sur la tête, resta cinq jours dans le coma et fut dirigé sur le Val-de-Grâce où il demeura cinq mois. A vingt-cinq ans, il quitta l'armée pour retourner aux travaux des champs, en Bretagne, puis dans l'Aube, près de Troyes, où il fut fiancé pendant deux ans. Après l'échec de cette liaison, il se laissa aller à la vie errante des "gars de batterie". Lorsque nous le recontrâmes, il menait cette vie depuis plus de six ans.

Après avoir pris connaissance de la vie de notre sujet, nous le questionnâmes sur les divers points importants que nous avions remarqués au passage et que nous tenions à éclaircir.

Les parents, tels que nous les décrivit Yan T..., n'avaient, comme toujours, rien de particulier. Cependant, au fur et à mesure de nos questions, les deux personnalités du père et de la mère prirent corps. Le père nous apparut comme un brave homme qui semblait ne pas avoir grand'chose à dire dans le ménage. La mère, par contre, nous sembla être une femme d'un caractère singulièrement âpre, exigeant de ses fils la remise entre ses mains de la totalité de leurs payes, bien qu'ils aient dépassé vingt-cinq ans. Elle s'appropriait même, un jour, les économies que son fils avait réunies dans l'armée, pour s'acheter des meubles, sans lui laisser d'espoir de remboursement.

Les fiançailles furent aussi l'objet de notre curiosité. La jeune fille appartenait à une famille de douze enfants de la région de Troyes. Ils s'éprirent l'un de l'autre, lorsque Yan T... travailla par

là pour quelque temps. Quand Yan partait en Bretagne, ils s'écrivaient. Quand il revenait, tout se passait bien, en tout bien tout honneur. Le garçon n'était pas très intrépide dans son comportement et il nous confia que "quand elle parlait, il lui répondait, et quand elle ne disait rien, il ne disait rien non plus". Ce gentil manège continua jusqu'au jour où l'on parla mariage. Dès lors, Yan T... rencontra une opposition acharnée de la part de sa mère, sûre d'elle-même en face de son fils trop faible. Elle le contrecarra par toutes sortes de roueries et de pressions, et c'est à ce moment-là qu'elle lui subtilisa toutes ses économies. Finalement, Yan céda. La jeune fille, plus forte, continua d'écrire tous les jours pendant six mois, puis se lassa enfin. Dans cette affaire, le père eut un rôle effacé ; il donna son accord de principe au mariage de son fils, mais il est clair que son opinion ne comptait pas.

La tyrannie de cette mère terrible ne s'exerça pas seulement sur Yan, mais aussi sur son autre fils qui devint un indigne fainéant. Lorsque Yan T... vit sa famille pour la dernière fois en 1956, son frère vivait chez ses parents sans rien faire, entièrement à leur charge.

Devant tant de régressions masculines et tant de manifestations dévorantes de la mère, nous pensons qu'il est inutile de démontrer qui fut à l'origine de l'échec de la vie de Yan T... Cependant, n'incriminons pas une seule accusée comme responsable du malheur de son fils. Il est certain que cette mère ignorait que son comportement pût avoir de si graves conséquences. On peut aussi incriminer la passivité du père qui, trop faible et sans doute plus occupé à boire qu'à travailler, donne son accord sur tout et n'ose appuyer son opinion avec l'énergie nécessaire. Enfin, nous pouvons accuser un type de famille qui nous semble assez fréquent en Bretagne : la famille fondée sur le principe de la frustration affective réciproque. Nous reviendrons plus tard sur cette situation familiale particulière à la Bretagne et qui

appartient au patrimoine ancestral de cette province.

Yan T... était un homme aux yeux rieurs, d'un abord sympathique et d'aspect décontracté. Il avait une bouche charnue et bien dessinée ; une certaine douceur imprégnait ses traits. Nous ne fûmes pas surpris lorsqu'on nous apprit, un soir, qu'il avait été pris en flagrant délit de mœurs homosexuelles. Il avait fait cela, disait-il, par pur intérêt ; mais nous avons su, par la suite, que ces mœurs avaient un long passé dans l'armée. L'inadaptation affective a, selon nous, la même origine que l'inadaptation sociale, la première paraissant découler plus directement de la situation familiale que la seconde, alors que celle-ci fait intervenir des facteurs prédisposants, tels que le milieu paysan et l'origine bretonne.

Pour conclure, nous pensons être en présence d'un cas d'immaturité affective familiale, la régression intéressant les deux sexes, mais sur des modes différents. La mère, seule femme de la famille, au caractère possessif, dévorant, qui a choisi un homme faible pour mari, castre et inhibe ses enfants mâles.

En plus de ces cas particuliers, nous avons aussi longuement interrogé d'autres hommes. Nous pourrions ainsi parler de Julien M..., Breton du Morbihan, enfant unique, vif et intelligent, mais d'une désinvolture qui lui fait rater délibérément toutes ses chances dans la vie. Il aime la "rigo-lade", il a des yeux pétillants, il aime boire un coup de temps en temps et, quand l'existence devient difficile, il compte sur son esprit débrouillard pour s'en sortir. Néanmoins, c'est un instable et cette truculence, qui nous désarçonne parfois, n'est qu'une façade, qui cache un trouble profond dont les origines sont celles mêmes que nous avons découvertes pour les autres.

Nous pourrions aussi raconter la vie de Joseph G..., Auvergnat celui-ci, intelligent mais égoïste et renfermé, préservant à tout prix sa tranquillité, à tel point qu'il accuse sa femme d'avoir profondément dérangé sa vie en mourant de la tuberculose après six années de mariage. Qu'est-ce que cette tranquillité, sinon ce que nous avons rencontré si souvent chez nos inadaptés, c'est-à-dire le souvenir du refuge maternel.

Et que dire aussi de Le P..., originaire du Morbihan, ouvrier agricole depuis toujours et alcoolique depuis toujours, au regard candide, en proie à une mélancolie toute simple sans support objectif, si ce n'est que nous savons ce que veulent dire tous ces signes qui nous mènent aux mêmes lieux secrets où se réfugient tous nos autres inadaptés.

Parmi les cinquante individus que nous avons rencontrés et avec qui nous avons bavardé plus ou moins longuement (car, bien souvent, la conversation ne sortait pas de certains tics mentaux), nous avons constaté tous les degrés de l'aliénation mentale,

depuis le sourire figé de la schizophrénie jusqu'à l'agitation du delirium tremens, de la débilité mentale à la cyclothymie. Nous avons rencontré tous les intermédiaires entre les individus au raisonnement presque intact, comme ceux dont nous avons plus particulièrement approfondi le caractère et ceux plongés dans l'ahurissement le plus hébété. Nous avons ainsi fait une expérience psychiatrique intéressante, qui nous a confirmé dans nos opinions sur la régression caractérisant cette sorte d'inadaptation, mais qui nous a montré aussi à quel point il était difficile de comprendre le secret de ces êtres amoindris, de se faire comprendre par eux, et combien leur guérison était problématique.

C h a p i t r e I V

LE CAS DE LA BRETAGNE

Tout au long de notre exposé, nous avons cherché les causes de l'inadaptation particulière que nous nous sommes proposé d'étudier. Nous en avons trouvé que nous considérons comme flagrantes : la misère, l'alcoolisme, la forte natalité, l'origine paysanne qui prédispose à cette forme d'inadaptation, l'émigration due à la pauvreté des terres. D'autres éléments moins évidents, tirés du passé psychologique de nos sujets, nous ont orienté vers des causes plus personnelles et plus profondes. Cependant, lorsque nous avons découvert que l'inadaptation était la conséquence d'une régression vers une image symbolique maternelle et un comportement infantile, nous n'avons fait que répéter ce que l'on dit de presque toutes les sortes d'inadaptation.

Le problème a cependant son originalité. En effet, nous considérons comme exceptionnel le fait que l'énorme majorité de nos inadaptés viennent de Bretagne. Cette province, qui a le triste privilège de produire des inadaptés de toutes sortes, n'est cependant pas la seule en France qui soit pauvre, à population rurale et à forte natalité. Nous avons essayé de découvrir un caractère purement breton qui pourrait expliquer cet étrange phénomène. Nous avons orienté nos recherches dans plusieurs directions : vers le domaine social, familial, racial, religieux, littéraire, historique ou même géographique. Nous avons ainsi été amené à découvrir les divers aspects

de l'âme bretonne qui, selon nous, contient un secret profondément enfoui. Nous n'avons pas la prétention d'avoir élucidé ce mystère, mais simplement d'avoir jeté quelque lumière sur le difficile problème du destin de certains hommes, hors du cadre à la mode des "causes sociales" qui, à notre avis, n'expliquent rien.

Le mystère de cette âme étrange restant toujours entier, alors que les éléments matériels pour la décrire paraissaient abondants, notre intuition nous porta à explorer le passé, à connaître la tradition qui contient les rites, issus de l'inconscient et de la préhistoire de l'âme collective, ce que Jung appelle l'"archétype". C'est l'étude que nous allons aborder maintenant.

o o

Écoutons ce que nous dit la légende. Ne regardons plus la misère, le travail acharné de la terre, les paysans au visage rude et méfiant, les pauvres fermes, la promiscuité, l'alcoolisme, la dégradation mentale, tout ce terrible bilan qui nous conduirait vers des conclusions erronées. Tournons-nous vers l'intérieur, soulevons cette croûte rugueuse, dure, coriace, granitique, et nous verrons le monde naïf, juvénile et merveilleux des fées, des enchanteurs, des héros, des anges, des saints et, aussi, celui plus terrible des dragons, des châteaux hantés, de Satan, des sorcières et des diablesses, tout un monde mythique issu à la fois de la tradition Celte-Ibère, qui a gardé, en cette province, une survivance inattendue, et du christianisme d'implantation plus récente.

Le monde celte, après la colonisation romaine; puis l'invasion franque, se trouvait réduit à un petit territoire situé en Bretagne, leurs frères de Cornouailles, du Pays de Galles et d'Irlande ayant été en partie chassés par les Pictes, les Scots, les

Saxons et les Angles. Ce territoire garda toujours son indépendance spirituelle et, s'il y eut des invasions, celles-ci ne furent que passagères et n'eurent pas le temps de bouleverser les traditions. Les Francs, en particulier, qui dominèrent la majeure partie de la Gaule, ne purent s'imposer là comme ailleurs et durent accorder à la Bretagne, même sous Charlemagne, une certaine autonomie.

Plus tard, isolée dans sa presqu'île, elle continua à vivre pour elle-même, perpétuant de génération en génération son héritage spirituel ancestral. Ce ne fut que tardivement qu'elle fut rattachée à la Couronne de France.

C'est ainsi que le trésor de l'âme poétique des Celtes fut conservé, ce génie imaginatif où vivaient encore les mythes les plus anciens et dont l'écho parvient jusqu'à nous, tout imprégné d'héroïsme et de nostalgie. Qui ne connaît Merlin l'enchanteur, la fée Viviane, les Chevaliers de la Table Ronde, la forêt de Brocéliande, le Roi Arthur, et Ys, la capitale engloutie, Tristan et Yseut, Perceval (Parsifal) ?

La Bretagne semble avoir toujours suscité la légende. Avant les Celtes mêmes, les Ligures et les Ibères, constructeurs des mégalithes, dressaient leurs énormes pierres tombales avec une densité inégalée nulle part ailleurs. Les landes désertiques, la brume, le vent, la côte sauvage et la mer souvent déchaînée font de la Bretagne le lieu propice au séjour des morts et de leurs esprits. Les Romains furent toujours frappés par l'aspect sinistre de ce bout du monde qui évoquait le départ vers l'au-delà et, au sixième siècle, le byzantin Procope plaçait sur les rivages armoricains les "nautonniers des âmes".

Dans l'ère moderne, où l'art se sépare de la religion, l'Armorique et son paysage ont inspiré une poésie nostalgique, celle des grands départs, du mystère, des songes et de l'au-delà.

Est-ce à dire que ce paysage même ait pu influencer d'une façon déterminante l'esprit d'un peuple, ses traditions et sa religion ? Une réponse affirmative, impensable dans les temps modernes, nous semble très vraisemblable au temps de la préhistoire où nature, art et religion étaient intimement mêlés. Quelle valeur symbolique aurait donc eu ce pays, pour un primitif comme un Ligure, venant des régions ensoleillées ? Nous savons que ce peuple, comme presque toutes les populations primitives, avait un culte solaire où, après avoir culminé, le héros (le soleil) succombe au mythe de l'engloutissement dans la mer, séjour des morts, pour resplendir à nouveau à l'aurore.

Jung, dans son livre "Les Métamorphoses de l'Ame et ses Symboles", a, d'une façon extraordinaire, mis en lumière le sens religieux des phénomènes de la nature et la valeur symbolique de chacun. Dans la deuxième partie de son livre, il analyse successivement "la naissance du héros", "les symboles de la mère et de la renaissance", "la lutte pour se délivrer de la mère", "le sacrifice". Ces images mythologiques ont évoqué, dans notre esprit, la Bretagne, qui se prête singulièrement à leur projection. Notre Ligure, arrivant à l'extrémité du monde occidental, là où le soleil plonge dans l'océan, au milieu d'une nature désolée où la brume et la pluie fine interminable donnent aux formes des contours indécis, dut éprouver cette impression de néant et d'angoisse qui précède la mort. Aussi, éleva-t-il là ses grands monuments funéraires. La Bretagne est le lieu où sombre le soleil, où périssent les héros, car les héros, après avoir resplendi au sommet de leur gloire, entendent au loin l'appel d'un lieu inconnu, primordial, indifférencié, vers lequel ils vont irrésistiblement ... Cet appel, les Celtes, comme les Ligures, l'ont entendu, et la Bretagne fut un lieu de prédilection du druidisme.

De nos jours, le mythe de l'engloutissement s'exprime dans la poésie ou la prose bretonnes.

Ernest Renan écrit, dans ses "Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse" : "Les jours de tempête, on voit dans le creux des vagues le sommet des flèches des églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de leurs cloches, modulant l'hymne du jour". Dans la "Chanson de la Bretagne", Anatole Le Braz nous dit, en parlant d'Ys, la ville engloutie :

Occismor ou Ker-Is, Lexobie ou Tolente,
Les Bretons ont dans l'âme une cité dolente,
Un cadavre de ville où, vivantes encor,
A des clochers détruits tintent des cloches d'or.

Nous pourrions multiplier les citations et ainsi prouver que, depuis la préhistoire, la même âme habite les hommes de la Bretagne. Nous préférons tâcher de découvrir le sens des symboles exprimés dans la littérature bretonne et, par cela, reconnaître qui parle du fond de l'océan et qui habite la "cité dolente".

La mer, la cité, la ville, l'église, les cloches, les forteresses, la chaumière, la forêt, l'arbre, la grotte sont les images le plus souvent rencontrées, autant de symboles maternels qui reviennent sans cesse. Ce sont des lieux où l'on s'abrite, où l'on se cache, qui contiennent des trésors secrets ; c'est le refuge, la sécurité ; c'est le sein maternel. Mais, dans la légende bretonne et la poésie qui s'en inspire, ces symboles n'ont pas toujours ce caractère protecteur. Au contraire, il semble que quelque chose de grave se soit passé qui ait entravé le mythe de la renaissance succédant à celui de l'oubli dans l'océan maternel. Les cloches ont bien tinté pour lancer leur appel, mais, hélas, l'église a été engloutie par les eaux redoutables de la mer, la ville n'est plus qu'un cadavre, les forêts sont le royaume de la terreur ; les arbres ne tiennent, en-serrées dans leurs racines, que d'affreuses sorcières ; les grottes sont défendues par de terribles dragons qui dévorent les hommes. Nous pensons, par conséquent,

que, bien que l'image mythique maternelle doive normalement être ambivalente, la mère enlaçant jalousement ses enfants, mais aussi leur dispensant la paix et finalement permettant une renaissance qui est l'avènement à l'âge adulte, nous avons, dans "l'imaginaire maternel" présent, une très forte prédominance de la "mère terrible" que Jung a décrite, celle qui engloutit ses enfants sans espoir de retour.

Nous avons signalé, dans notre premier chapitre, quelle part prépondérante la mère bretonne actuelle a dans la famille, tant dans l'organisation matérielle que dans le domaine affectif, et lorsqu'on sait avec quelle âpreté elle s'efforce de conserver ses fils dans sa dépendance affective, nous ne pouvons que la comparer aux images mythologiques citées plus haut.

Le rôle prépondérant de la femme fut d'ailleurs constaté chez les Celtes de Bretagne par plusieurs écrivains romains, par opposition aux autres Celtes chez qui régnait le patriarcat. Avant même la période de la conquête, des voyageurs romains avaient déjà signalé les Celtes pour leur ivrognerie invétérée. L'alcoolisme étant considéré, dans ce cas, non comme un simple vice, mais comme une tentative d'oubli, c'est-à-dire une régression affective, il y a donc bien longtemps que les Bretons subissent l'influence dévorante de la mère.

La possession maternelle aura des conséquences graves sur l'épanouissement des enfants, en particulier sur les hommes, et nous ne serons pas surpris de découvrir chez eux une effroyable culpabilité sexuelle, que nous avons maintes fois constatée. La renaissance affective étant impossible à réaliser, l'homme ne peut projeter sur une autre femme l'amour qui s'épanouit dans le sentiment et la sexualité ; il reporte sur cette femme les sentiments infantiles qu'il a ressentis pour sa mère et, en particulier, la terreur de l'inceste, source de son insurmontable complexe de culpabilité.

Cette dernière idée est ingénument exprimée par l'abbé H. Poisson dans son livre "Histoire de Bretagne", où, terminant son livre, il s'écrie : "Sur tout cela, planant, pénétrant, dirigeant tout, le haut et jaloux sentiment de l'honneur, si fort, si souverain en Bretagne que la Bretagne en a fait son cri national, sa devise fière et sacrée, à laquelle tous ses enfants, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir aussi, n'en doutons pas, ont toujours été et resteront fidèles :

"Plutôt la mort que la souillure !"

Nous avons longtemps réfléchi avant de nous prononcer au sujet de ce mot "souillure". Celui-ci n'ayant, au sens littéral, aucune signification, il fallut bien y trouver un sens caché. Les Bretons ont-ils peur de se souiller ou de souiller quelqu'un ou quelque chose ? De toute façon, quelque chose souille autre chose ; la souillure est une corruption perverse et malsaine et il ne s'agit de rien d'autre que de la sexualité vue sous l'angle de la honte et de la dégradation. Nous traduirons donc ce cri national par le cri déchirant d'un peuple, qui ne peut que périr et demeurer dans le monde indifférencié de la mère primordiale, plutôt que de renaître dans l'amour adulte pour une femme. Remarquons en passant que l'auteur est un abbé et que sa vie est à l'image de cette formule, puisqu'il est homme d'église (la mère) et qu'il a fait vœu de chasteté (non souillure).

Nous devons aussi parler du sentiment de l'honneur qui tient une grande place dans la vie des Celtes et dont l'abbé Poisson fait mention en disant qu'il est si fort chez les Bretons que ceux-ci en ont fait leur cri national. Ceci concorde avec notre conception du héros légendaire. Il y a, en effet, un rapport étroit entre le destin du héros, représentant mythique du sentiment de l'honneur, et la mère terrible. On pourrait croire que le héros a vaincu celle-ci quand il a abattu le dragon qui se cachait dans la caverne. Mais, s'il a dominé cette terreur, c'est

pour conquérir cet autre visage de la mère, la caverne, où il goûtera un moment la paix. La mère terrible reparaitra sous d'autres formes et il accomplira d'autres exploits pour surmonter l'horreur du terrible visage. Puis, enfin vainqueur de tous les démons et au moment du plus grand resplendissement de sa gloire, il sera finalement trahi et mourra lâchement assassiné. Tous les héros meurent jeunes. Nietzsche a dit que le héros "veut son déclin" et que c'est pour cela qu'il l'aimait. Le culte de l'honneur aboutit à la victoire finale de la mère terrible, la mort.

Voilà ce que nous avons cru comprendre au passé archétypique de la Bretagne et nous avons pensé que tout cela était important pour la compréhension de la régression mentale qui atteint parfois ses habitants.

La signification de l'inadapté social et de l'alcoolique devient la suivante : c'est un héros déchu, vaincu par la mère terrible (le dragon), qui l'a finalement englouti. Il cherche désespérément le repos de son âme chez la mère dispensatrice de bonté (l'église, la chaumière, etc...), mais ne le trouve pas, ou ne l'entend qu'au loin (les cloches).

Chapitre V

LES REMÈDES

Le traitement de l'inadaptation en milieu rural est des plus difficiles. De véritables saints se sont déjà acharnés à sauver ces hommes. Un pasteur de ma connaissance, célibataire, prit l'un d'eux chez lui, le fit travailler en équipe avec de ses amis, afin qu'il soit entouré, et l'empêcha de boire. Tout le monde s'y mit pour lui donner l'impression d'avoir regagné sa dignité sociale. Après trois mois d'efforts, l'homme en question retomba aussi bas qu'auparavant, déclara qu'il n'y avait plus aucune chance de réussite, et partit. D'autres ont eu d'aussi généreuses intentions et, s'il y eut des succès, ils ne purent qu'être très rares et très passagers.

Nous avons aussi rencontré plusieurs "gars de batterie" qui se sont mariés, qui ont repris du travail et eu des enfants. Peut-être est-ce là que nous avons rencontré ce que nous pouvons appeler des demi-réussites, c'est-à-dire que le ménage tient parfois plusieurs années, mais prend des secousses en raison de l'alcoolisme du mari et du psychisme particulier des deux époux. Lorsque c'est l'échec, c'est la misère avec une pauvre mère épuisée et des enfants en guenilles.

Des tentatives collectives ont été tentées par des oeuvres ou le gouvernement, surtout pour tâcher de sauver les alcooliques et, parmi eux, il y

avait d'anciens inadaptés sociaux qui, après une cure de désintoxication, avaient décidé de repartir du bon pied et de travailler. Nous en avons rencontré plusieurs qui vivaient dans des "Foyers de célibataires"; ils nous confièrent que, psychiquement, il était très dur de vivre seul, lorsque l'on est sujet aux dépressions, et de ne pas boire. Finalement, après deux ou trois cures, ils se remettent à la boisson, puis retombent dans le vagabondage plus sûrement qu'autrefois.

Enfin, il faut aussi signaler que ces mesures ne peuvent s'appliquer à tous les cas et qu'elles n'ont été dispensées qu'aux sujets les plus aptes à la réadaptation. Nous sommes en général en présence de lésions mentales, non plus de l'ordre de la névrose mais de la psychose, auxquelles s'ajoutent les dégâts physiologiques de l'alcool.

Il faut donc, à notre avis, si nous devons espérer un jour avoir une réussite, si petite soit-elle, agir avant que les lésions ne deviennent irréversibles, avant que l'inadaptation ne soit créée. Mais cela implique un dépistage qu'il est pratiquement impossible de réaliser, car presque tout le monde serait suspect et nous ne pouvons psychanalyser toute la Bretagne ! Alors, que faire ?

Nous nous sommes demandé, après avoir réalisé la quasi-impossibilité du traitement, si quelque effort valait la peine d'être fait et dans quel sens : continuer des sauvetages désespérés ou bien précipiter la chute, afin de limiter la contamination.

Toutefois, si nous ne pouvons agir sur le milieu inadapté, nous pouvons peut-être agir sur le milieu sain qui l'entoure et le fortifier. Dans ce domaine, des mesures sociales et économiques ont une chance d'avoir une bonne influence par la prospérité qu'elles apportent et le climat social qu'elles transforment. Depuis une quinzaine d'années, il semble que la Bretagne s'éveille et qu'elle sorte peu à peu de la torpeur moyenâgeuse où elle était plongée. Avec des méthodes de travail transformées, la pénétration

de nouvelles idées, le tourisme qui, peu à peu, influe sur les vieilles coutumes, des signes précurseurs d'une évolution apparaissent. Nous nous réjouissons de ce départ, tout en sachant qu'une situation dépendant de facteurs aussi enracinés ne puisse être transformée en quelques années.

Nous avons fait l'analyse de l'inadaptation sous l'angle de la psychologie et il peut sembler étonnant que des facteurs économiques soient considérés comme remèdes agissant sur des structures traditionnelles. Nous pensons néanmoins que, en dehors du fait qu'une économie prospère évite la pauvreté, facteur de misère, lutte contre le chômage, freine l'émigration, source de vagabondage, agrandit les maisons, donne plus de bien-être, remplit d'espoir la jeunesse, stimule les ambitions, le démarrage de l'économie prend là une valeur d'émancipation vis-à-vis de la génération qui précède et de la tradition. Il est donc essentiel que ce pas intrépide en avant soit fait.

Plus tard, dans dix ou vingt ans, lorsque la campagne bretonne sera riche, cultivée avec intelligence, que les fermes seront fleuries et spacieuses, que les ports auront repris leur activité d'antan, que les écoles techniques seront nombreuses dans les villes et que les industries y seront actives, en somme, quand la région sera digne du vingtième siècle, et qu'alors il y ait encore des vagabonds, le problème pourra être envisagé différemment.

En premier lieu, les zones sociales seront mieux tranchées. En effet, alors qu'il y a vingt ans, tout le monde était pauvre et la distinction entre alcooliques, inadaptés et les autres était pratiquement impossible, dans l'ère future dont nous parlons, les noyaux de contamination seront circonscrits par la prospérité environnante. La situation sera la même que dans la majorité du reste de la France. La prophylaxie pourra alors s'exercer, d'abord sur le plan familial, puis sur le plan individuel, et les méthodes psychologiques pures seront applicables.

Cependant, si l'évolution économique, telle que nous l'imaginons, était possible, nous ne pensons pas qu'un succès complet soit réalisable par la prophylaxie. L'action sociale nécessite un personnel important, dévoué et compétent, des crédits, des établissements très coûteux, et son sens n'est pas toujours bien compris, ni par les intéressés, ni par ceux qui en font les frais. Le bénéfice qu'elle apporte prend un chemin très détourné qui ne saute pas aux yeux.

Quant à l'action psychologique individuelle par les diverses méthodes psychothérapiques, à notre avis excellentes dans leur principe et parfois susceptibles d'amener de bons résultats, elle demande un tel temps et une telle endurance psychique chez le psychothérapeute que l'on voit difficilement comment ces méthodes pourraient matériellement aboutir à des succès permettant de transformer complètement la situation de tous les inadaptés.

Nous ne sommes pas en mesure actuellement de définir un traitement efficace ; nous serions alors, soit un génie, soit un épouvantable fumiste, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Nous ne pouvons proposer que des conseils de sagesse, dire qu'il faut être très patient, et que la solution de tels problèmes demande un tact, une sérénité, un équilibre intérieur, une finesse et une intelligence rares. Que d'hommes se sont cru inspirés de sagesse ou de l'esprit de Dieu alors qu'ils étaient seulement en proie à une exaltation de jeunesse ! Combien d'autres, attirés par les sciences psychiques, ont embrassé une carrière dans ce domaine, en passant, soit par la Sorbonne, soit par la Faculté de Médecine, n'ayant eux-mêmes jamais à faire la preuve de leur propre psychisme. Leur choix peut être interprété aussi bien comme une meilleure défense contre leur propre inconscient qu'ils repoussent par l'illusion de la science que comme l'approfondissement réel de la pensée humaine. Dans le premier cas, nous avons affaire aux hommes qui classent les malades mentaux et ne les guérissent pas,

car la thérapeutique soulèverait en eux-mêmes de trop difficiles problèmes, et, dans le deuxième cas, à ceux qui comprennent les malades, voient dans tout son relief la lésion mentale et peuvent ainsi espérer la guérir un jour.

Nous savons qu'une psychothérapie ratée est, en ce qui concerne le patient, une catastrophe pour l'évolution de son psychisme, car elle enfonce le mal plus profondément et on ne peut plus le déloger. Il est donc indispensable que le psychisme du thérapeute soit analysé.

Comme nous comprenons les infinies précautions que prennent les psychanalystes pour admettre parmi eux un nouveau membre ! Elles sont à la mesure des responsabilités que comporte cette profession.

CONCLUSIONS

Nous avons été amené à écrire cette étude sur les inadaptés sociaux en milieu rural, après les avoir observés à l'Hôpital d'Etampes, où ils étaient venus se faire soigner ou chercher un refuge pendant la mauvaise saison.

Nous nous sommes d'abord documenté à leur sujet auprès des gendarmes, des religieux et des employeurs. Puis, nous les avons interrogés personnellement, chaque fois qu'un cas intéressant s'est présenté, et nous avons décrit plusieurs de ces cas et relaté nos entretiens avec les inadaptés eux-mêmes, sur leur vie, leurs moeurs et leurs moyens d'existence.

La très grande majorité d'entre eux venant de Bretagne, c'est l'histoire de cette province qui nous a attiré. Nous avons trouvé, dans son passé le plus ancien, dans ses origines ethniques, ses légendes, sa mythologie et sa religion, le secret de ces âmes juvéniles et sauvages, profondément marquées par la possession maternelle.

Enfin, nous avons suggéré quels remèdes psychiques ou pratiques seraient applicables pour résoudre le problème de l'inadaptation.

Nous avons eu pour but d'analyser ce problème, non seulement en constatant les faits sociaux et le passé psychologique de chaque inadapté, mais aussi en soulevant l'énigme de l'âme collective, des traditions, des schèmes mentaux, les moteurs mêmes des formes de pensée qui survivent à tous les régimes.

Nous espérons ainsi avoir intéressé nos lecteurs, en remontant vers les sources de la pensée symbolique primitive, et indiqué le sens de la recherche qui tend à comprendre et à résoudre d'aussi graves et difficiles problèmes.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur
de l'Académie de Paris,

J. ROCHE

Le Doyen de la Faculté
de Médecine,

L. BINET

Le Président de la
thèse,

P. JOANNON

B I B L I O G R A P H I E

AUBERT D.L. - "Légendes traditionnelles de la Bretagne". Editions Louis Aubert, Saint-Brieuc, 1960.

DE VRIES J. - "La religion des Celtes". Editions Payot, Paris, 1963.

Divers auteurs : "Les Cahiers de la Mission bretonne"
Revue de Septembre 1954.

Abbé Elie GAUTIER - "Un siècle d'indigence ; pourquoi les Bretons s'en vont". Editions ouvrières, Paris, 1950.

Abbé Elie GAUTIER - "La dure existence des paysans et paysannes". Editions ouvrières, Paris, 1950.

Abbé Elie GAUTIER - "L'émigration bretonne". Editeur Bulletin de l'Entraide bretonne de la Région parisienne, Paris, 1953.

HUBERT Henri - "Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène". Editions Albin Michel, Paris, 1950.

HUBERT Henri - "Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique". Editions Albin Michel, Paris, 1950.

JUNG C.J. - "Métamorphoses de l'âme et ses symboles, analyse des prodromes d'une schizophrénie". Librairie de l'Université Georg et Cie, S.A., Genève, 1953.

LE BRAZ Anatole - "La chanson de la Bretagne". Librairie Celtique.

LUZEL F.M.- "Veillées bretonnes". Librairie Celtique, Paris, 1944.

POISSON Abbé H.- "Histoire de Bretagne", 1959.

WAQUET Henri - "Histoire de la Bretagne". Presses Universitaires de France, Paris, 1958.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
- Introduction	1
- CHAPITRE I : Caractères généraux des inadaptés sociaux en milieu rural.....	5
- CHAPITRE 2 : Les causes sociales de l'inadaptation.	19
- CHAPITRE 3 : Cas particuliers.....	25
- CHAPITRE 4 : Le problème de la Bretagne.	55
- CHAPITRE 5 : Les remèdes.....	63
- CONCLUSIONS.....	69
- BIBLIOGRAPHIE.....	71
